



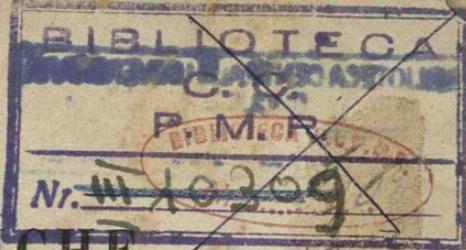
L'AUTRICHE, LA TURQUIE

ET

LES MOLDO-VALAQUES.

308. (498)
92 (498) " 187

BD 284843



L'AUTRICHE

LA

TURQUIE

ET

LES MOLDO-VALAQUES

PAR M. B***



PARIS.

IMPRIMERIE BAILLY, DIVRY ET C^e,

PLACE SORBONNE, 2.

1856

118. 449/1060

~~15. 398/67.~~

BIBLIOTECA CENTRALA BUCURESTI
COTA 1156 535

pc 257/12

1024/04

B.C.U. Bucuresti

C20046177

1128449

L'AUTRICHE, LA TURQUIE

ET

LES MOLDO-VALAQUES.

La civilisation avait tracé les limites de son empire jusqu'au Bas-Danube : au delà de ce fleuve commençait le monde des choses inconnues, des peuples barbares, des climats rudes. Rome fit avancer une sentinelle dans le sein même de ces vastes déserts. Depuis cette époque, des siècles se sont écoulés ; le monde a subi les transformations auxquelles la Providence divine l'a assujetti ; la sentinelle de Rome fut oubliée ; ceux qui se rappelaient encore la crurent perdue et ils n'en parlèrent plus. Cependant cette sentinelle existait encore à sa place, attentive au moindre bruit, au moindre mouvement du monde barbare. Abandonnée, elle avait combattu seule contre les barbares. Dans les luttes continuelles qu'elle eut avec ses ennemis, elle fut

souvent victorieuse , souvent enveloppée , mais jamais écrasée. Ses cris se firent entendre plus d'une fois ; mais ils furent étouffés avant de parvenir à se faire jour en Europe. Enfin, abattue, expirante, elle allait disparaître il y a trois ans ; ses derniers cris furent enfin entendus. La France et l'Angleterre , remplaçant le peuple-roi , vinrent à son secours : elle fut sauvée.

Cette sentinelle est le peuple Roumain des Principautés, ces descendants des Roumains, qui vinrent, sous Trajan, habiter la Dacie. Ce peuple s'y trouve encore tel qu'il avait été avec sa langue, ses mœurs, ses aspirations et son type latin. Mais les colons Romains forment aujourd'hui un peuple de onze millions d'âmes, partagé entre la Russie, l'Autriche et la Turquie. Ceux qui se trouvèrent sous des rois chrétiens furent traités en peuple subjugué ; ceux qui se trouvèrent sous les Ottomans conservent encore une liberté conditionnelle. Nous ne parlerons que de ces derniers.

Les Principautés furent donc sauvées, grâce à la France et aux autres puissances ; la première, forte de son souverain, de ses grands moyens, de sa mission sur la terre, demanda dans le congrès de Paris la réunion des Principautés en un seul État , afin qu'elles pussent présenter dorénavant une barrière aux envahissemens de l'étranger. L'Angleterre partagea cette opinion ; la Russie elle-même y

adhéra. L'Autriche et la Turquie furent d'un avis contraire. On décida alors que les populations Roumaines se prononceraient elles-mêmes sur leur sort, sous la surveillance des commissaires des puissances contractantes chargées de proposer les bases d'une nouvelle organisation.

Les Principautés sont donc appelées à jouer un rôle important. Les Roumains prouveront cette fois-ci qu'ils sont dignes des libertés qu'ils réclament.

Toutefois nous nous hâtons de dire que tout dépend de la nature des questions qui seront soumises aux délibérations de la représentation nationale ; des hommes qui représenteront le gouvernement des Principautés et qui seront une garantie du résultat des élections. Or, si le Divan *ad hoc* ne peut avoir qu'une liberté bornée à quelques questions de peu d'importance ; si les hommes qui gouvernent actuellement la Valachie ne sont pas remplacés par des hommes intègres, nous sommes sûrs d'avance que tout tournera à mal, malgré la surveillance des commissaires étrangers.

Mais ne parlons ici que de la question de la réunion, sans laquelle il n'y a aucun bien pour ces pays.

Lorsque les représentants des quatre puissances furent d'avis de réunir les Principautés, ils ne pouvaient avoir en vue que le bonheur des Rou-

mains. En effet, la réunion des Principautés en un seul État, sous la suzeraineté du Sultan, devrait être placée au-dessus de tous les autres vœux des Roumains.

Les Principautés réunies présenteront une force trop modeste pour qu'elle puisse menacer la tranquillité des États voisins ; mais suffisante pour pouvoir servir d'auxiliaire aux forces de l'empire ottoman, contre des envahissements de l'étranger. Jusqu'à ce jour ces Principautés avaient été livrées à des dévastations continuelles : deux régiments de cosaques auraient pu facilement les subjuguier ; une poignée d'insurgés bulgares ou grecs, pourvu qu'ils l'aient voulu, aurait pu, sans difficulté, chasser les hospodars de leur trône rendu la risée de tout le monde. Les traités qui garantissaient l'inviolabilité de ceux-ci ont prouvé leur impuissance, après avoir obligé la Sublime-Porte à dépenser des sommes considérables d'argent pour réparer les inconvénients provenus de la mauvaise organisation des choses dans ces pays.

Deux États qui, sous tous les rapports, semblent être faits pour n'en former qu'un seul, sont forcés d'avoir deux listes civiles pour deux princes ; une double chaîne de ministres d'états, de juges, d'archevêques, qui forment à eux seuls un nombre qui serait de nature à surpasser l'armée du pays. Cette duplicité du nombre, des fonctionnaires pu-

blics, dans toutes les branches du pouvoir, administratif, judiciaire, ecclésiastique et diplomatique¹, ne fait qu'occasionner des dépenses inutiles. Le total de ces dépenses pourrait être employé à la construction des routes, des ponts et à d'autres améliorations dont ces pays sont tout à fait privés aujourd'hui.

Par suite de cette division, tout est paralysé ; le commerce trouve des obstacles à son développement ; l'industrie, les beaux-arts, les sciences, les lettres, tout languit faute de moyens ; et toute harmonie, tout rapport entre ces deux États, par suite de ce système et de la rivalité si naturelle des hospodars, devient plus difficile qu'entre un de ces États et la Turquie et l'Autriche.

Par la réunion, tous ces inconvénients disparaîtront.

Il est impossible qu'il y ait un seul Moldo-Valaque qui, ayant de l'intelligence et du cœur, puisse avoir une autre opinion sur ce point, à moins que ce ne soit un de ces ridicules aspirants à la dignité de prince, dont les chances de réussite seraient diminués par suite de la réunion.

Maintenant, voyons les raisons pour lesquelles la Turquie et l'Autriche se déclarent contre la réunion.

¹ Les Principautés ont chacune un agent à Constantinople, payé comme un ambassadeur.

Pour mieux développer notre pensée, il est nécessaire de faire connaître, en quelques lignes, la position des Principautés vis-à-vis de ces deux puissances.

L'AUTRICHE ET LES MOLDO-VALAQUES

Jusqu'en 1594, la Russie n'avait pas encore paru ; l'Allemagne elle-même avait été étrangère aux luttes continuelles des Moldo-Valaques contre les Polonais, les Hongrois, les Turcs et les Tatars. Mais, en partant de cette époque, les empereurs d'Allemagne commencèrent des relations avec les Moldo-Valaques par l'occasion que le prince de Transylvanie leur fournit.

En 1594, le prince de Valachie, Michel, surnommé le Brave, voyant son pays devenu la proie des Tatars et des Janissaires, conçut le projet de forcer les Musulmans de quitter sa principauté. Pour arriver à ce but, il s'entendit avec Aaron, prince régnant de Moldavie. Le prince régnant de Transylvanie, Sigismond Battori, voulant arracher son pays aussi à la domination ottomane, entre dans l'alliance moldo-valaque, et promet en même temps l'appui de Rodolphe II, empereur d'Allemagne. Ce traité d'alliance offensive et défensive, conclu entre les quatre princes, fut signé en 1594.

Michel le Brave fut désigné pour commencer

les hostilités. Sigismond Battori, qui pouvait mettre plus de soldats en ligne, se fit en quelque sorte le président de cette alliance. Quant à Rodolphe II, il se tint en réserve, attendant, pour se prononcer, le résultat des opérations de Michel.

Sigismond envoya en Valachie deux mille hommes sous les ordres d'Étienne Békésh et de Michel Storvat. Le 13 novembre 1594, le prince valaque commença les hostilités, à la manière barbare du temps, en faisant massacrer les Musulmans qui se trouvaient dans sa principauté. Il prit d'assaut les forteresses de George-Vo, Rustziuk, Floci et Darstor ; il battit et mit en déroute l'armée de Tatars commandée par Moustafa-Pacha, et, après avoir fait brûler presque toutes les forteresses de la rive droite du Danube, il retourna triomphant dans sa capitale.

Sigismond reçut la nouvelle de ce succès avec plaisir ; mais un si beau triomphe ne pouvait pas être reçu sans une certaine envie de la part de Sigismond. S'approprier le succès de Michel fut sa première pensée. Aussi, à dater de ce moment, pour montrer que tout s'était fait par ses ordres, il se donna le titre de : *Transylvaniæ et Rasciæ rex ; Moldaviæ et Valachiæ gloriosissimus princeps*. Pour soutenir ces titres par des faits, il envoya en Moldavie des troupes pour destituer Aaron et le remplacer par Raswan : il proposa en même temps

à Michel le Brave de signer un acte de soumission à son autorité, avec les conditions que le prince valaque jouisse de tous les revenus de son pays et des honneurs qui se rattachent à sa dignité. Les envoyés de Michel signèrent, au nom de leur prince, un acte dans lequel ils allaient au delà de leurs instructions. Cet acte asservissait en quelque sorte l'indépendance de la Valachie; mais la position de Michel était critique : en refusant de signer cet acte, il risquait de se voir abandonné par Sigismond, et déjà une grande armée de Tatars marchait contre lui. Il se résigna et signa l'acte, en conservant l'espoir de le déchirer plus tard.

L'armée tatare fut attaquée et mise en fuite par les Moldaves.

Sinan-Pacha entra en Valachie avec cent quatre-vingt mille hommes. Sigismond n'osa pas venir en aide à Michel. De son côté, le prince valaque se crut trahi et se vit forcé d'attaquer l'armée formidable des Turcs, avec dix-huit mille hommes. L'inexpérience du grand vizir compromit la cause qu'il défendait : Michel eut le bonheur de détruire la grande armée des Turcs dans la célèbre bataille de Calougarini ¹.

¹ Stivrinus. — Walter, Engel. — Saint-d'Ambay. — Tauriano. — Fessler, *Conspectus historiæ Valachiæ*, 1595. — G. Thomassy, *Chroniques valaques*. — De Thoun. — Cogalriciano. — N. Balcisko, *Hist. de Michel le Brave*.

Ce n'est qu'après ce succès que Sigismond se décida d'entrer en Valachie avec des troupes. Les Moldaves vinrent augmenter l'armée du prince valaque et l'armée transylvaine. Les alliés finirent par détruire entièrement l'armée de Sinan-Pacha dans les différentes luttes qui eurent lieu en Valachie.

Lorsque l'empereur d'Allemagne vit que l'armée de Sinan n'existait plus, il laissa voir ses prétentions sur la possession de la Transylvanie. Sigismond, dans une entrevue qu'il eut avec Rodolphe II, promit à l'empereur de lui céder la Transylvanie : Rodolphe lui donnait en échange deux terres et une pension de 25,000 florins par an. Michel ne comprit la cause de la conduite sous toute réserve de l'empereur, que lorsque le projet de ce souverain de s'emparer de la Transylvanie fut connu par tout le monde. Michel blâma devant Sigismond la fantaisie qu'il avait eue de céder sa principauté à Rodolphe. Sigismond s'en repentit et la céda à Gaspard Cornish, puis à Étienne Boscikàs et puis à Étienne Josika.

L'empereur d'Allemagne triomphait ; il avait la promesse de Sigismond. Les Turcs étaient peu redoutables pour le moment. En 1598, il envoya en Transylvanie des commissaires forcer Sigismond de mettre ses promesses à exécution. Sigismond y consentit ; mais, après quelque temps, il s'en repentit et donna de nouveau le gouvernement à Josika.

LA SUZERAINETÉ DE LA TRANSYLVANIE
SUR LES PRINCIPAUTÉS PASSE A L'AUTRICHE.

Voulant se réconcilier l'amitié de Michel, ébranlée par la conquête de la Transylvanie, voulant devenir en même temps protecteur des principautés moldo-valaques, Rodolphe II envoya à Michel une somme de dix mille ducats pour l'entretien de l'armée valaque, ainsi que des propositions pour conclure avec lui un traité par lequel Michel et ses descendants auraient à régner en Valachie sous la protection de l'empereur. Michel ne vit dans ce nouveau traité qu'un changement de maître ; mais comme il avait conçu lui-même le projet de réunir sous son sceptre tous les Roumains, il consentit à signer ce traité.

C'est ainsi que les Autrichiens devinrent maîtres de la Transylvanie et protecteurs des principautés danubiennes ; mais ce traité se paralysa bientôt par l'arrivée de l'inconstant Sigismond, le 20 août 1598. Il s'empara de nouveau de la Transylvanie et chassa les commissaires. A cette nouvelle, Rodolphe fit assassiner Josika à Satmaré. Sigismond renonça de nouveau au gouvernement de la Transylvanie, en faveur d'André Batori, en 1599, et partit pour la Pologne.

André Batori proposa à Michel une alliance offensive et défensive. Michel accepta sa proposition, mais avec la condition de ne pas agir en dehors de l'empereur d'Allemagne. Ce même André Batori conclut en secret et en même temps un traité avec le prince de Moldavie contre Michel, et fit la paix avec les Turcs. Michel chercha à se venger ; il croit que l'heure est venue de s'emparer de la Transylvanie, mais il n'osa pas se déclarer ouvertement contre Rodolphe II. Il entra en Transylvanie avec des troupes, proclama la liberté des Seklers, et prétendit qu'il y était venu pour défendre les droits de l'empereur contre le cardinal André Batori. Le 28 octobre, il attaque l'armée du cardinal Batori, entre Hersmanstadt et Allemborg, et la mit en fuite. Le prince de Transylvanie fut tué en prenant la fuite.

Après cette victoire, Michel envoya des députés à Rodolphe pour lui demander le gouvernement de la Transylvanie. Rodolphe, pour toute réponse, envoya à Michel un diplôme par lequel il le reconnaissait prince héréditaire de la Valachie, mais à la condition d'évacuer la Transylvanie. Michel répondit à l'empereur qu'il ne veut pas évacuer une province qu'il avait conquise par les armes. Il rappelait à l'empereur que c'était lui qui avait détruit l'armée turque, mais que bientôt les Musulmans reviendront les attaquer. Il finissait par demander

à l'empereur de lui envoyer, comme par le passé, le secours annuel en argent, sans lequel il se verrait forcé de tourner ses armes contre l'empereur lui-même.

Vers cette époque, Sigismond entra dans les principautés moldo-valaques avec des Polonais. Michel marcha contre lui et le chassa de ces pays. C'est alors qu'il prit le titre de prince de Valachie, de Moldavie et de Transylvanie.

Rodolphe lui envoya des commissaires chargés de lui remettre une grande somme d'argent, ainsi qu'un diplôme qui lui conférait le titre de conseiller impérial et de gouverneur de la Transylvanie.

Basta, général de Rodolphe, se trouvant en Transylvanie, conçut de la jalousie pour ce guerrier. Les nobles Hongrois et les Saxons de cette province mirent des intrigues entre ce général et Michel. Ceux-ci, réunis à Basta, se révoltèrent. Ce prince valaque alla camper avec ses troupes à Halti-Maresch. Basta, à la tête des rebelles, vint l'attaquer. La lutte fut longue et acharnée. Michel, par une faute de tactique qu'il ne reconnut que plus tard, perdit presque toute son armée. Onze mille Valaques tombèrent sur le champ de bataille. Michel se sauva en Valachie; de là en Moldavie, où il fut de nouveau battu par des Polonais et des Cosaques qui avaient envahi la Moldavie. Voyant son armée détruite, trahi par ses amis, il quitta le

pays et alla à Vienne trouver Rodolphe, qui l'accueillit avec bonté.

Le jour où Sigismond reparut en Transylvanie avec l'aide des Turcs et des Polonais, Rodolphe nomma Michel gouverneur de Transylvanie, lui donna 100,000 ducats et un corps d'armée de dix-huit mille hommes, avec l'ordre d'aller chasser Sigismond et de se réconcilier avec Basta.

L'armée transylvaine, forte de 35 mille hommes, se trouvait à Géroslau. Michel l'attaqua avec ses Allemands avant l'arrivée des Turcs. La bataille eut lieu le 3 août 1601. L'armée transylvaine fut détruite : dix mille hommes restèrent sur le champ de bataille.

Mais le prince valaque fut assassiné dans son camp, à Torda, par l'ordre de Basta. Ce dernier se justifia devant Rodolphe d'avoir commis cet assassinat, en donnant pour prétexte que Michel avait été en correspondance avec les Turcs.

Par la mort de Michel s'annula le traité conclu entre lui et Rodolphe, et par lequel ce dernier devenait protecteur des principautés.

Depuis cette époque, les relations des Roumains avec la cour de Vienne cessèrent pour quelque temps, et les Roumains tournèrent de nouveau les yeux vers la puissance ottomane.

RENOUVELLEMENT DES RELATIONS AVEC L'AUTRICHE.

En 1687, les Autrichiens reviennent à la charge : ils veulent recommencer la guerre contre les Turcs. Avant que la guerre fût déclarée, ils cherchent des alliés parmi les chrétiens et tâchent de donner à la guerre un caractère religieux. Le plan politique de Rodolphe II, de devenir protecteur des principautés, est de nouveau mis sur le tapis.

Serban Cantacuzène, prince de Valachie, sur l'invitation de Léopold I^{er}, envoya des députés à Vienne pour régler les conditions d'un traité ayant pour objet de déclarer la guerre aux Turcs.

Un acte donné par Léopold I^{er} se trouve dans les archives de Vienne. L'empereur y déclare qu'il est décidé de donner assistance à tous les peuples chrétiens qui veulent se soustraire à la domination ottomane, et qu'à cette fin il donne à Serban Cantacuzène la faculté de conclure des traités en son nom avec tous ses voisins, en s'entendant d'abord avec son ambassadeur, Antid Dunot, qui se trouvait en Valachie.

Les Valaques s'opposèrent à cette décision de la cour de Vienne et de leur prince.

La mort enleva Cantacuzène avant que les conditions de ce traité fussent signées. Son successeur,

Constantin Brancovano, envoya à Vienne son cousin Préda trouver les députés de Serban qui s'y trouvaient encore, avec des instructions d'annoncer à l'empereur la mort de Serban, ainsi que son arrivée au pouvoir, en ajoutant, qu'excepté l'article qui exige que les princes Valaques soient toujours de la famille des Cantacuzène, il reconnaît tous les autres articles proposés par son prédécesseur. L'empereur envoya avec les députés le comte Ciaky Lasco en Valachie remettre au prince les lettres de la cour de Vienne. Mais Ciaky ne fut pas content de la réponse de Brancovano; il s'aperçut que le prince Valaque n'était pas aussi décidé que son prédécesseur à se déclarer contre les Turcs; c'est pourquoi il conseilla à son souverain d'envoyer un corps d'armée occuper la Valachie.

SI LE BUT DE L'AUTRICHE ÉTAIT DE S'EMPARER
DES PRINCIPAUTÉS?

Lorsque Léopold I^{er} chargeait le prince Valaque de traiter en son nom avec ses voisins et leur déclarait la volonté de l'empereur de les soustraire à la domination ottomane, un cardinal, ministre de cet empereur, chargea un missionnaire catholique Italien d'aller en Valachie, de lui faire un rapport sur l'état du pays, de montrer les moyens par lesquels l'Allemagne pouvait s'emparer de ces

provinces. Ce rapport est publié par Engel dans son Histoire N. C. III. Ce rapport embrasse principalement l'organisation des boyards et de l'armée, l'état ecclésiastique des Cigaines esclaves et des paysans, l'état ecclésiastique sous le rapport du Catholicisme. L'auteur conclut en faisant un tableau de l'état de différents points militaires de la Valachie, et prétend que tous ces points peuvent devenir d'une grande importance, si, une fois la Valachie conquise, on la fortifiait. Puisque le chef de l'État est Valaque, ajoute-t-il, au moins que les hauts fonctionnaires, tels que les ministres et autres, soient catholiques. Il finit en disant qu'une petite armée allemande pourrait facilement s'emparer de ce pays : « Si Tartari a Polonis sive Moscovitis impediuntur, parvus exercitus Germanorum Valachos subjugare poterit. »

Entre autres documents, nous trouvons encore un décret de Leopold I^{er} d'un haut intérêt. Ce décret est donné dans un temps où l'empereur ne cachait plus ses vues sur la Valachie. « Aussitôt, dit-il, que la Valachie sera soumise entièrement à la domination allemande, George Cantacuzène sera nommé gouverneur.... Cum primum Valachiae Transalpinæ provincia in ditionem suam ex integro redacta fuerit, magnificum dominum G. Cantacuzinum, etc., etc. »



= 220046177 =

12/18 P.

INSISTANCE DE L'AUTRICHE D'OCCUPER LA VALACHIE.

Lorsque la guerre commença entre la Porte et l'Autriche, le général allemand Hausler voulait occuper la Valachie avec un corps d'armée. Le prince valaque envoya au-devant de lui des députés pour le prier de ne pas rester en Valachie. Mais les députés retournèrent sans avoir rien obtenu de lui. On envoya de nouveau un certain Rado, avec mille bœufs et une somme considérable d'argent pour l'usage des troupes autrichiennes, le prier de nouveau d'évacuer le pays. Un chroniqueur valaque nous a conservé la conversation, qui eut lieu entre le député et le général autrichien.

« Général, pourquoi tenez-vous tant à rester en Valachie avec vos troupes ? et pourquoi tous les jours menacez-vous le prince de Valachie ? Nous avons assez souffert à la suite des occupations turques ; nous vous regardions comme des bienfaiteurs, mais aujourd'hui nous voyons que vous n'avez en vue que la possession de notre pays ! »

A ces paroles le général a répondu :

« Vous avez envoyé des ambassadeurs à l'empereur pour vous soumettre à sa domination ; vous avez signé des actes et puis vous avez manqué à votre parole. »

L'envoyé lui demanda encore :

« Je voudrais entendre de vous comment avous-nous manqué à notre parole ? Tous les points signés par nos quatre députés ont été religieusement respectés par les Valaques ; mais si Balaciano, un des députés, a promis quelque autre chose en son nom, cela ne regarde pas le prince. Nous avons promis de l'argent, en voici ; toute la somme cependant, nous ne pouvons pas vous la donner pour le moment ; nous avons promis des bœufs pour l'entretien de votre armée, j'en amène mille ; plus tard on vous en enverra encore. Si, par le conseil de Balaciano, vous croyez que votre présence ici puisse être utile au pays, détrompez-vous ! vous n'y serez que pour augmenter ses souffrances, pour deux raisons : la première, parce que les Turcs sont encore puissants et les Tatares peuvent arriver dévaster le pays en apprenant qu'une armée étrangère s'y trouve ; la seconde, que dans ce pays il n'y a pas de forteresse où le peuple puisse s'abriter et où l'armée allemande puisse se défendre, car vous n'avez pas assez de soldats. Pourquoi cherchez-vous toujours l'ennemi dans des pays où il ne se trouve pas ? Votre présence ici, je vous le répète, peut attirer l'ennemi, et alors comment exécuterons-nous nos promesses, si le pays venait d'être dévasté et réduit en tombeau ? Nous vous offrons de l'argent et des provisions dans le but d'éviter de

pareils malheurs, et vous pensez à faire le contraire ! Si un tel malheur nous arrive, il vaudrait encore mieux que nos relations finissent dès à présent. »

Le général autrichien ne veut rien entendre.

Le prince valaque reçoit l'ordre de la Porte d'aller avec ses troupes à Cernetz. En partant, il écrit au général autrichien qu'Ali-Pacha va descendre avec une forte armée à Roushiava. Le général autrichien y court ; il est battu et prend la fuite. Malgré cette défaite, les Autrichiens veulent passer l'hiver en Valachie. Leur conduite dans cette province restera comme un des plus terribles malheurs dans le souvenir des Valaques¹ ; cette armée n'évacua le pays que lorsque les Tatares se montrèrent à la frontière.

Le prince valaque reçut l'ordre d'aller en Transylvanie avec Tékély contre les Autrichiens. Foudouk-Pacha, qui commandait l'armée turque et tatare, les accompagna. Les Autrichiens furent battus en Transylvanie ; le général Hausler lui-même fut fait prisonnier². Les Valaques prirent une part active à cette bataille.

¹ Les Autrichiens entrèrent en Valachie en amis ; mais après ils firent toutes sortes de mauvaises actions : le viol, le vol, l'assassinat ; ils n'épargnèrent rien. (Chronique valaque. M. hist.)

² La victoire sur les Autrichiens fut éclatante. La vengeance de Dieu était tombée sur eux pour tous les maux qu'ils avaient faits aux Valaques et pour la pensée qu'ils avaient eue de s'emparer de leur pays. Les chefs de leur armée, les conseillers, les guides, personne ne put se sauver. (Rado Gréciano, Chr. V.)

Hausler emmené devant le conseil de guerre, le prince valaque voulut se moquer de la position du prisonnier en lui rappelant qu'il est esclave. « Je suis esclave depuis ce matin, répondit-il, « mais toi, tu l'es depuis le jour de ta naissance. »

Après ce succès, Tékély fut nommé prince de Transylvanie; mais lorsque le prince de Baden arriva dans ce pays, les Turcs, les Tatares et les Valaques entrèrent avec Tékély en Valachie.

CONTINUATION DES RELATIONS ENTRE LES VALAQUES
ET LES AUTRICHIENS.

Depuis la paix de Karlowitz, les relations entre les princes moldo-valaques et le cabinet de Vienne s'étaient affaiblies. La mort de Léopold finit par tourner toute l'attention du prince de Valachie vers le cabinet de Saint-Pétersbourg.

Le 21 janvier 1716, la guerre fut de nouveau déclarée à l'Autriche. Cette époque est marquée dans l'histoire des Valaques par le commencement du règne des Phanariotes. Nicolas Mavrocordatto, prince de Valachie, Phanariote, fit confisquer tous les troupeaux des pâtres transylvains qui se trouvaient en Valachie. Le général commandant de la Transylvanie passa avec ses troupes en Valachie et s'empara du banat de Craïova. Ma-

vrocordatto envoya des troupes mercenaires contre les Autrichiens; mais ces troupes passèrent à l'ennemi.

Le 4 septembre de la même année, le général Stainville entra en Valachie avec un corps d'armée autrichien. Plus tard, quelques boyards valaques s'unirent aux Autrichiens et marchèrent sur Bucharest, où les soldats de Stainville parvinrent, avec beaucoup de peine, d'empêcher la fureur du peuple contre les Phanariotes, qu'on massacra en grande partie.

Au mois de décembre de la même année, les Autrichiens évacuèrent la Valachie; mais ils restèrent dans le banat de Craïova, dont ils s'emparèrent en vertu d'une convention conclue avec le prince Phanariote. Le contenu de cette convention était que les Autrichiens garderaient la petite Valachie en leur pouvoir; le prince conservait la grande Valachie, à la condition de ne pas permettre aux Turcs d'entrer, par sa principauté, sur les possessions autrichiennes; le prince s'obligeait en outre de payer à l'Autriche un tribut annuel de cent bourses. La petite Valachie se gouverna d'après ses propres lois, mais comme une province autrichienne. Le prince Phanariote fit croire au Sultan que cette convention avait été conclue pour éviter une guerre inégale et sauver le reste du pays.

Dans le congrès de Passarowitz, qui eut lieu le 5 juin 1718, l'empereur d'Autriche demandait la possession de toute la Valachie et de la Moldavie. Mais on décida que le banat de Craïova resterait aux Autrichiens et que le reste de la Valachie fût rendu aux Turcs.

En 1736 la guerre fut déclarée de nouveau entre la Turquie et l'Autriche. Un corps d'armée autrichien entra en Valachie. Les boyards favorisaient les Autrichiens. Ces derniers ayant été battus à Pitesti, en Valachie, dans une rencontre avec les Turcs, évacuèrent la grande Valachie.

Dans la bataille qui eut lieu le 28 mai 1738, l'armée Autrichienne commandée par le duc de Lorraine fut dispersée. Les Autrichiens perdirent la petite Valachie, que, par le traité de Belgrade, on céda de nouveau aux Turcs.

En 1774, il fut signé à Constantinople un traité secret entre l'Autriche et la Porte, par lequel la première prenait l'engagement d'obliger les Russes à restituer aux Turcs leurs conquêtes, à la condition que la Porte payât à l'Autriche un subside de dix millions de piastres et lui cédât la petite Valachie; mais le partage de la Pologne a empêché la mise à exécution de ce traité.

Par trois conventions avec l'Autriche, en date du 7 mai 1775, du 12 mai 1776 et du 25 février 1777, la Turquie céda aux Autrichiens la Buc-

vine, un grand district de la Moldavie situé entre la Gallicie et la Transylvanie.

En 1788, Joseph II déclara la guerre à la Turquie, qui déjà était engagée en guerre contre les Russes. Le prince de Valachie, Maurogeni, fit confisquer les troupeaux des Transylvains, qui se trouvaient en Valachie. Ce prince repoussa avec avantage les troupes autrichiennes à Cosia et à Sinai, qu'il prit d'assaut, ainsi que dans deux autres endroits. Le prince de Cobourg se présenta à la frontière avec quarante mille hommes. Les troupes mercenaires de la Valachie firent cause commune avec les Autrichiens. Le 10 novembre 1789, ils entrèrent à Bucharest, puis ils allèrent au siège de George-Vo, où ils se virent réduits à demander aux Russes un secours de quatre mille hommes.

En 1790, le 26 juin, le prince valaque attaqua les Autrichiens à Calafat. Il fut battu. Au mois de juillet, il fut décapité par le nouveau vizir Tzélébi.

Le 4 août 1791, après la paix de Sistow, le prince Cobourg évacua la Valachie et la rendit aux Turcs avec ses anciennes frontières.

Depuis que la Russie s'est créé une action puissante dans les principautés, le rôle de l'Autriche dans ces provinces s'est borné à une espèce d'inspection muette. Ses prétentions à sa part d'influence dans les affaires des principautés s'étaient assoupies sans qu'elles fussent anéanties.

Mais le jour où l'Europe déclara la guerre à la Russie, les consuls autrichiens des provinces reçurent de nouvelles instructions. Des agents secrets, avec la mission de convertir les Roumains au culte longtemps méconnu de l'Autriche, fourmillaient dans les salons de Bucharest et de Jassy, sous les yeux des Russes, distraits par les opérations de la guerre. Le projet de l'occupation des provinces par les troupes de l'empereur d'Autriche était-il déjà arrêté entre ces deux puissances ? La conduite de l'Autriche après avoir occupé ces pays est de nature à laisser le chemin ouvert à des probabilités : les Russes n'avaient pas encore atteint leurs frontières en se retirant, que déjà le général Coronini entra d'un autre côté avec des troupes pour occuper ces provinces. Il défendit expressément aux Turcs de poursuivre les Russes. La Russie trouvait son compte d'agir ainsi, car elle pouvait retirer ses troupes des provinces, les utiliser en Crimée, où le grand théâtre de la guerre allait s'ouvrir.

Mais alors comment les trois autres puissances consentaient-elles à l'occupation autrichienne. Cela ne peut s'expliquer qu'en prenant en considération l'état de choses de cette époque-là. L'occupation des principautés éloignait le théâtre de la guerre des principautés qui avaient déjà assez souffert, assurait ces pays contre tout mouvement

révolutionnaire qu'on semblait présager d'après les rapports de quelques agents autrichiens et de quelques Roumains vendus, laissait Silistrie libre et facilitait les opérations de la guerre de Crimée, tout en rassurant le Danube contre les envahissements des Russes.

Ce ne fut que lorsque ce traité fut signé, qu'on put agir librement dans les grandes opérations.

Quant à l'Autriche, son rôle de puissance neutre ne pouvait lui nuire d'aucune façon. Au contraire, il lui facilitait les moyens de répandre son influence dans les principautés; quelque fût le résultat de la guerre, elle s'assurait contre tout mouvement révolutionnaire soit dans les principautés, soit en Servie, soit en Bulgarie, tendant à se communiquer dans ses États; mouvement du reste qui n'existait que dans l'imagination de quelques hommes.

La proclamation du général autrichien effraya tout le monde dans les principautés, et fit croire en même temps que ce général avait peur lui-même.

Le retour du prince Stirbey dans la capitale fit une grande sensation dans ce pays. Le prince Stirbey était une créature russe, sa vie privée et publique était encore là toute tachée d'actions éhontées, et cependant il retournait emmené par les troupes autrichiennes. Cette conduite peu en

harmonie avec la sagesse ordinaire du cabinet autrichien, laissa croire aux autres que Stirbey avait obtenu cette faveur pour le prix d'une nouvelle trahison. Cette conduite de la part du cabinet de Vienne lui valut dans les deux principautés la perte de toutes les sympathies.

Massar-Pacha fit un acte de bravoure, mais sans le moindre bon sens, en ordonnant au préfet de police de Bucharest de donner l'ordre d'empêcher tous les préparatifs pour la réception de l'hospodar, tandis qu'il connaissait déjà la décision de la Porte concernant la réinstallation de Stirbey.

La conduite de l'Autriche dans les principautés ne s'est pas modifiée depuis ; elle a tout fait pour maintenir l'ancien régime, qui avait fini par mécontenter tout le monde : les hommes d'une réputation méprisante sous plus d'un rapport ont été fortement soutenus. Une grande partie de dépenses occasionnées par l'occupation a été laissée à la charge des habitants des principautés ; les soldats n'ont rien négligé pour se faire détester par le peuple de ces provinces.

Par ce résumé, nous avons vu quelles furent les relations des Moldo-Valaques avec l'Autriche ; d'où il résulte, d'un côté, le désir des princes roumains de se soustraire à la domination ottomane, et d'un autre côté, les tendances de l'Autriche de s'emparer des principautés.

POURQUOI L'AUTRICHE S'OPPOSE A LA RÉUNION.

L'empereur des Français, dans un de ses brillants discours, disait : « L'Autriche s'est rajeunie
 « par les sentiments chevaleresques de son jeune
 « souverain. » Nous nous unissons de cœur à cette appréciation ; mais cela peut-il nous garantir que l'Autriche ait renoncé de mettre un jour à exécution le plan politique de Rodolphe II et de Léopold I^{er}, concernant la possession des principautés ? La conduite tenue par l'Autriche dans les provinces dément les paroles de l'empereur Napoléon.

Le traité de Paris mit fin à toutes les suppositions du public et peut-être à bien des rêves illusoires. La France et l'Angleterre, engagées d'honneur à la face du monde entier de sauvegarder l'intégrité de la Turquie, ne pouvaient pas terminer autrement cette importante question.

L'Autriche vit avec regret lui échapper les principautés ; mais l'avenir lui resta pour s'en consoler. Forcée de faire évacuer ces provinces, elle se prononça contre la réunion, qui implique l'idée de force : elle les voudrait faibles. Ce souhait ne peut s'expliquer que de deux manières : ou par la crainte que la nouvelle organisation des princi-

pautés ne nuise à ses possessions de la Transylvanie, du Banat et de la Bucovine, ou par l'obstacle que cette réunion mettrait à la réalisation du plan de Rodolphe II.

Il est vrai que l'Autriche compte dans ses provinces limitrophes des principautés deux ou trois millions de Roumains ; mais l'idée d'une réunion générale n'a pu exister que dans l'imagination de Coshut et de quelques particuliers, qui ont pesé les choses plutôt en hommes de lettres qu'en hommes politiques. Michel Levaillant, enivré de ses victoires, a pu se former une telle pensée ; mais son projet dut se briser contre la grandeur des obstacles, à une époque où les chances de réussite étaient encore moins difficiles qu'elles ne le seraient aujourd'hui. Si l'idée d'une pareille réunion pouvait jamais se former dans la tête de quelque Roumain, elle irait se heurter contre la politique des Maggyares qui n'a jamais cessé de faire désirer aux Roumains de l'Autriche le gouvernement de celle-ci.

De pareils principes n'ont pas été proclamés par la révolution roumaine de 1848, dans les principautés. Les Roumains du Banat et de la Transylvanie, soulevés en 1849, ont combattu pour les droits de l'Autriche. Qui les empêche dans un moment d'anarchie de donner la main à ceux des principautés et de proclamer la réunion

de toutes les provinces roumaines. L'explication en est facile cependant : c'est qu'entourés et menacés d'être engloutis par le grand élément slave qui les entoure, ils avaient compris que l'Autriche et la Turquie sont encore les rochers où les flots orageux de cet océan slave viendraient se briser. Voici pour quelle raison les Roumains de la Transylvanie restèrent fidèles à l'Autriche, tandis que ceux des principautés eurent recours aux sympathies de la Porte-Ottomane.

Donc cette crainte ne peut pas exister.

Abordons la seconde question.

Cette supposition est plus probable. Quelque soit le changement qui s'opère dans la conduite d'un individu et dans la politique d'un gouvernement, il est difficile de rompre tout d'un coup avec les idées, les coutumes du passé. L'Autriche peut avoir renoncé à toute sorte de conquêtes nouvelles, bien décidée de conserver ce qu'elle possède ; mais il y a tant de besoins encore à satisfaire, tant d'ambitions à contenter, tant d'intérêts à servir qui se lient à nos intérêts, qu'il serait difficile de renoncer de bon cœur à la conquête de si belles provinces. Qui peut connaître les secrets de l'avenir ? Les traités de Paris, eux-mêmes, pourront être déchirés un jour et aller rejoindre les traités de la Turquie avec la Russie. Tout est sujet à la destruction.

« Et le tombeau lui-même est sujet à la mort ! »

Les principautés réunies présenteront une force, et leur force sera un obstacle au projet de l'Autriche.

L'opinion de l'Autriche sur la réunion des principautés, exprimée dans le congrès de Paris, n'est pas une opinion nouvelle; on la trouve dans la bouche de Léopold I^{er}.

La veille de déclarer la guerre à la Turquie, le prince de Valachie avait envoyé des députés auprès de l'empereur d'Autriche, pour signer un traité d'alliance. Un chroniqueur valaque, qui vivait à cette époque, nous a conservé la teneur des articles proposés par ce prince à l'empereur, ainsi que les objections faites par ce souverain.

Ces articles sont :

1. La réunion des deux principautés en un seul État.
2. Un prince héréditaire.
3. Que le prince soit tout à fait indépendant et souverain.
4. La restitution d'une partie du territoire du Banat, où se trouvent les villes de Logoch, Karansebech, Méhadia, Lipova, etc.

Le chroniqueur, qui prétend savoir la réponse de la bouche même d'un des députés, nous la fait connaître par les expressions naïves qui caractérisent le style de tous les chroniqueurs.

« Au premier point, concernant la réunion des

principautés, l'empereur a répondu que cela ne peut pas se faire, vu qu'aucun boyard de la Moldavie n'est venu à Vienne manifester un tel désir, et que ce serait un acte arbitraire d'agir sans consulter aussi les vœux des autres.

« Au second point, concernant l'hérédité du prince, l'empereur a répondu que ce serait contre l'habitude des *princes chrétiens*, et qu'il n'est donné qu'aux païens d'avoir des princes héréditaires ; qu'on peut tomber sur un bon prince, mais que celui-ci peut avoir un héritier qui soit incapable ou tyran, et que dans un pareil cas, on se verrait forcé de l'accepter tel qu'il est et d'en subir les conséquences.

« Au troisième point, concernant l'indépendance absolue du prince, on a répondu que c'est encore une habitude *païenne*, et que ce serait un crime de sanctionner un tel désir, qui deviendrait funeste au pays ; car le prince étant tout à fait indépendant, pourrait devenir un tyran, sans que personne puisse le mettre à la raison et protéger les opprimés.

« Au quatrième point, on a répondu d'une manière plus positive : que les villes dont on réclame la restitution, ayant été conquises par le sabre et ayant coûté des sacrifices en hommes et en argent, l'empereur était en droit de les garder. »

Des avantages de second ordre, moins éloignés

et moins imaginaires que la question de possession de deux principautés, peuvent aussi avoir contribué à consolider l'opinion de l'envoyé de l'Autriche dans le congrès de Paris. Telle est la faculté d'intervenir à main armée dans les principautés pour les défendre en cas d'un nouvel envahissement ; ce qui rend déjà la Porte-Ottomane esclave de ses obligations à venir. La formation d'une banque, d'un chemin de fer, l'exploitation des mines, des avantages commerciaux auraient plus de chances de réussite, sans la réunion des provinces ; et son influence comme puissance limitrophe n'en rendrait le succès que plus facile. Les querelles des partis se disputant le pouvoir, les boyards courant à toutes les cours demander le trône d'une principauté, au prix de servir l'influence étrangère, choisiraient de préférence le cabinet de Vienne.

LA TURQUIE.

Aali-Pacha est un homme éminent par ses qualités morales et intellectuelles, ainsi que par ses talents politiques. Il fait partie des hommes intelligents de l'empire qui, par des idées plus généreuses, par une politique tolérante, ont su acquiescer à leur patrie les sympathies de l'Europe. Il serait difficile toutefois de pouvoir concilier cette appréciation de l'envoyé ottoman avec son refus d'adhérer à la proposition de la France de réunir les deux principautés Moldo-Valaques, à moins qu'il ne se vît forcé de sacrifier sa conviction à la nécessité. En ce cas, nous laisserons de côté le ministre, et nous tâcherons d'éclairer l'opinion sur la nature de cette question.

La chose est simple : la réunion des principautés sous la suzeraineté de la Porte est-elle préjudiciable ou favorable aux intérêts de la Turquie ?

Voici la thèse que nous voulons développer.

Cette question n'a pas été mise de cette manière dans le congrès. On a eu soin de mettre en avant des raisons d'une autre nature, pour ne pas piquer les susceptibilités ; mais ces raisons étaient de na-

ture à être écartées ou à faire triompher la question par elle-même.

Abordons la question franchement.

On craint que les principautés ne deviennent fortes par la réunion, et que leur force ne tourne un jour contre l'empire turc.

Pourquoi ne pas dire plutôt que cette force serait utile aux intérêts de l'empire?

En effet, il n'est nullement de l'intérêt des Roumains de briser les liens qui les rattachent à la Turquie, quelle que soit leur position, si les traités sont respectés par la Porte.

Il fut une époque où le sabre seul faisait la loi de l'empire, où l'idée n'était pour rien. Les principautés étaient livrées aux Tatares, qui y entraient continuellement pour les dévaster; aux Janissaires, qui s'y rendaient pour exercer leur tyrannie. Le premier pacha turc pouvait faire tomber la tête d'un prince roumain dans son propre palais, selon son caprice. Le premier Ottoman, en passant le Danube, pouvait disposer impunément de la vie, de la fortune, de l'honneur d'une famille chrétienne. Cet état de choses força les Roumains à tourner les yeux tantôt vers l'Autriche, tantôt vers la Russie, plutôt par nécessité que par sympathie. La conduite des Turcs leur donne ce droit; car vivre est un droit et un devoir en même temps. Mais l'empire du sabre a dû depuis long-

temps laisser la place libre à la raison, à la tolérance, aux pensées généreuses, et un gouvernement ayant toutes ces qualités a succédé à un gouvernement barbare : il y a une grande différence entre ce temps-là et les idées de ce temps-ci, entre le grand-vizir Kara-Moustapha et le grand-vizir Reschid-Pacha ou Aali-Pacha. Si les Turcs ont fait un pas vers les idées généreuses, les Roumains ne sont pas restés en arrière avec leurs sympathies; ils savent que l'existence de l'empire garantit leur propre existence nationale. En effet, de toutes les nations chrétiennes de l'empire ottoman, les Roumains seuls, pour des motifs différents, devront chercher à réunir leurs intérêts aux intérêts d'existence de l'empire. Les raisons qui les guideraient à cela sont : leur race, la position topographique et politique de leur pays, les tendances des peuples qui les entourent.

Étant d'une race différente de toutes les autres races qui les entourent et les menacent de les engloutir, il est dans la nature des choses qu'ils aspirent à s'allier avec un peuple d'une autre race qui, soit par la distance, soit par les lois et les institutions, inspire moins de crainte de les engloutir. Ce peuple ne peut être que le peuple turc. La position topographique des principautés est de nature à favoriser plutôt la conquête des Slaves qui les entourent de tous les côtés, que celle des

Turcs. Aussi leur surveillance s'est-elle toujours dirigée plutôt du côté des Slaves que des Turcs.

Les états chrétiens limitrophes, ayant cherché plus que les Turcs, à éteindre la nationalité roumaine, n'ont fait que serrer encore les liens de ces derniers avec l'empire turc.

La politique de la Porte qui, pour différentes causes, a renoncé aux idées de conquêtes et ouvert le champ aux sympathies des Roumains, a donné plus de poids à l'importance de la question d'intégrité de l'empire.

Quelques-unes de ces considérations ont conseillé aux Moldo-Valaques de se placer et de vouloir rester sous la suzeraineté de la Porte.

C'est une chose étonnante, dans l'histoire des provinces, que les tendances des Princes Moldo-Valaques dans certaines époques à pencher plutôt vers les Turcs que vers les états chrétiens voisins ! La chose ne peut s'expliquer que de la sorte : les prétentions qu'ont les chrétiens voisins de s'emparer de ces provinces, les ont toujours portés à avoir recours à l'empire ottoman. D'un autre côté, les Ottomans ont respecté la paix des traités, plus que les Polonais, les Hongrois et les autres. La Moldavie était indépendante, et au comble de la gloire et de la grandeur, lorsqu'Etienne le Grand, dans une assemblée à Suciara, en 1504, a tenu le discours suivant :

« O mon fils , et vous tous mes amis qui avez partagé avec moi mes peines et mes succès ! bientôt je ne serai plus parmi vous. La gloire de toute ma vie est comme un beau fantôme qui disparaît dans l'ombre de la nuit..... Tout mortel est semblable au ver de terre qui parcourt un instant le sentier de la vie ; la mort vient réclamer son droit ; mais ce n'est pas la mort qui fait l'objet de ma tristesse , car je sais que l'instant de ma naissance a été le premier pas que j'ai fait vers le tombeau. Ce qui me chagrine , est la pensée que vous avez autour de vous Soliman qui menace mon royaume. Il a déjà subjugué la plus grande partie du royaume de Hongrie ; la Crimée qui n'avait pas encore reconnu de maître est tombée en sa puissance, et les Valaques nos frères , et chrétiens comme nous , ont dû reconnaître sa supériorité ; la plus noble partie de l'Asie et de l'Europe obéit à sa volonté ; non content de se voir sur le trône des empereurs chrétiens, il ne met point de bornes à son ambition. Croyez-vous qu'après tant de succès et les obstacles qu'il est parvenu à surmonter, il épargne la Moldavie ?.. Croyez plutôt que , dès qu'il aura réduit toute la Hongrie, il ne vienne fondre sur nous !. Nos voisins sont à plaindre, quand on envisage l'état de leurs affaires ! Il n'y a point de fond à faire sur les Polonais ; ils

sont inconstants et incapables de faire tête aux Turcs ; les Hongrois se sont mis eux-mêmes dans les fers ; l'Allemagne a sur les bras tant d'embarras domestiques, qu'il ne lui reste ni volonté, ni pouvoir de prendre part à ce qui se passe au dehors. Ainsi, considérant la triste situation de tous les états qui nous environnent, je pense que le parti le plus sage est de choisir entre les maux qui nous menacent celui qui nous paraît le plus supportable. Jamais un pilote sage ne tendit les voiles dans la tempête et les orages ; nos forces, quelles qu'elles soient, ne peuvent nous rassurer ; le secours étranger est incertain ; le danger est pressant et ne peut être écarté ; il faut donc se déterminer à adoucir la rigueur du sort plutôt que de réveiller ce lion par le bruit de nos armes. Notre soumission sera comme une eau répandue à propos sur cette flamme prête à éclater. C'est pourquoi je vous exhorte, avec la tendresse d'un père et d'un frère, de tâcher de faire vos conditions avec Soliman ; si vous pouvez obtenir de lui la conservation de vos lois ecclésiastiques et civiles, ce sera toujours une paix honorable, quand même ce serait à titre de fief ; il vous sera plus avantageux d'éprouver sa clémence que son épée. Mais si, au contraire, il veut vous prescrire d'autres conditions, n'hésitez pas à mourir l'épée à la main pour la défense de votre religion

et de votre patrie , plutôt que de laisser l'une et l'autre en proie au malheur inévitable et d'être de lâches spectateurs de la ruine de votre patrie. »

Après la mort d'Etienne, son fils envoya à Constantinople un nommé Tantal offrir au Sultan la Moldavie à des conditions honorables; le sultan accepta l'offre. « Il faut être prince, dit Cantemir, « pour savoir quel plaisir il goûta en cette occa-
« sion; il fut d'autant plus sensible à cette soumis-
« sion, que les Moldaves ayant plus d'une fois
« mesuré leurs forces avec les siennes, il était
« obligé d'avoir l'œil sur les mouvements sans
« pouvoir tourner ses armes contre eux, à cause
« des affaires importantes qui l'occupaient ail-
« leurs. »

Toutes les raisons qui ont garanti la fidélité des Roumains, dans le passé, la garantirent pour l'avenir; par conséquent, la réunion des provinces n'apportera aucune atteinte aux intérêts des Turcs.

Les principautés réunies présenteront une force quelconque. La Turquie pourrait compter sur les troupes des provinces, tandis qu'aujourd'hui deux régiments Russes ou Autrichiens peuvent s'emparer des provinces grandes comme des royaumes. La faiblesse de ces provinces, au lieu de profiter à la Turquie, n'a fait que paralyser un de ses bras.

Les Moldo-Valaques ont fait deux révolutions dans le dix-neuvième siècle, en 1821 et en 1848; mais, dans ces révolutions, ils ont manifesté des sympathies pour la Porte-Ottomane. Leurs sympathies, basées sur toutes les raisons que nous avons déjà exposées, ont été si puissantes, que le général valaque qui commandait quelques milliers de braves à Trajan, en 1848, a préféré compromettre sa responsabilité devant le monde, en se retirant, que de détruire à jamais ces sympathies, en combattant contre les Turcs poussés en Valachie par le général russe Duhamel.

Mais peut-être que les boyards, dont la plupart ont été des créatures russes ou autrichiennes, méconnaissant la voix de la raison, trahiront plus tard la Porte et leur propre patrie, aux avantages d'une autre puissance? Cela est possible; mais cela peut se faire tout de même sans la réunion des provinces. D'ailleurs, si les créatures des autres puissances, si des hommes sans sentiment patriotique, sans cœur, sans probité, sans vertu, ont encore entre leurs mains le gouvernement de la Valachie dans un moment où leurs protecteurs les abandonnent avec mépris, où le pays entier ne les voit plus qu'avec horreur, il me coûte de le dire; mais c'est vrai: — c'est que la Porte n'a pas encore pensé à en débarrasser le pays et à s'en débarrasser elle-même. — Ne s'est-elle pas enga-

gée devant le congrès sur ce point ? Cela fait, tout rentrera dans l'ordre ¹.

Dans l'année de 1737, dans le congrès de Niemiror, les Russes consentirent à faire la paix, à la condition que la Valachie et la Moldavie soient érigées en provinces indépendantes, sous la protection de la Russie ². La Porte s'y opposa. Après les quatre ans de guerre (1774), la Russie consentit à faire la paix à la condition que la Turquie donnerait la Valachie et la Moldavie au roi Stanislas, qui devait abdiquer la couronne de la Pologne. Après la mort de ce roi, les deux principautés devaient être placées sous la protection de la Russie. La Porte s'y opposa encore. Dans le congrès qui fut établi à Fokchani, le 2 août 1772, la Russie demanda encore que la Valachie et la Moldavie devinssent des États indépendants, sous la garantie de plusieurs puissances européennes. La Turquie s'y refusa encore.

¹ Nous nous associons de tout notre cœur aux pensées sages d'un grand ministre turc, qui disait dernièrement : « Si quelque peuple chrétien de la Turquie a des raisons pour nous faire des reproches, ce devrait être le peuple moldo-valaque. C'est le seul peuple chrétien qui nous a manifesté des sympathies, et c'est encore le seul peuple pour lequel nous n'avons encore rien fait. Nous l'avons abandonné tantôt à la Russie et tantôt à l'Autriche. Qui aurait cru que le protectorat russe n'existant plus sur les principautés, le sort de ce peuple dût se trouver dans les mêmes conditions sous le rapport des hommes qui le gouvernent et de sa position humiliante ? Mais j'espère qu'il viendra un temps où nos torts seront réparés par nous-mêmes avec usure. »

² Hammer, t. 4, p. 330.

La Porte, refusant toutes ces propositions, agit avec dignité et sagesse, car la Russie ne demandait l'indépendance et la réunion des principautés que pour les soumettre plus tard avec plus de facilité. L'histoire de la Crimée est là pour justifier la crainte de les voir, par ce moyen, devenir la proie de la Russie.

Mais aujourd'hui la question est tout à fait d'une autre nature : il ne s'agit pas de l'indépendance de ces provinces, mais de leur réunion sous la suzeraineté de la Porte-Ottomane. La position de ces provinces vis-à-vis de la Russie a bien changé depuis, et celle de la Turquie n'est pas restée non plus la même.

De tous les points dont on voudrait envisager la question de la réunion, elle ne peut être qu'utile aux intérêts de l'empire ottoman.

L'Égypte, par la force qu'elle représente, non-seulement n'est pas nuisible actuellement aux intérêts de l'empire, mais elle contribue fortement au soutien de l'empire : ses troupes ont été d'un grand secours à l'armée ottomane dans la guerre du Danube et de Crimée. Mais on peut faire observer que les Égyptiens sont Musulmans, et que, pour cette raison même, ils sont attachés aux intérêts de l'empire, tandis qu'un peuple chrétien ne pourrait pas donner les mêmes espérances. Le fanatisme religieux existe en Orient dans tous les

États de la Turquie, excepté dans les principautés du Danube, déjà trop avancées, en fait d'idées de tolérance, pour s'accroupir dans ce reste de barbarie et ne pas en faire le sacrifice aux intérêts de leur nationalité. Lorsqu'Étienne le Grand, de Moldavie, conseillait son fils d'offrir son pays au Sultan avec des conditions honorables, il n'avait en vue que les intérêts politiques de son peuple. Mais, sans faire parade ici de tous les exemples de pareille nature que l'histoire de ce pays nous offre, nous dirons seulement que, pendant les deux révolutions de 1821 et de 1848, les Roumains n'ont manifesté aucun sentiment de fanatisme religieux. Les causes peuvent être provoquées par la conduite des Turcs eux-mêmes.

On a prétendu, en outre, qu'un prince étranger peut avoir de la chance d'être placé à la tête des provinces. Cela n'est pas certain : mais admettons que cela fût, en quoi cela peut-il nuire aux intérêts de l'empire ? Le traité de Paris s'explique catégoriquement : « Les principautés du Danube continueront d'être placées sous la, etc. »

Ainsi, nous finissons en rappelant à la Porte que les traités seuls ne suffisent pas pour garantir sa puissance, mais qu'il faut compter aussi sur ses propres forces, et que si les principautés présentent une force, la Turquie a un bras de plus.

Il n'y a pas de doute qu'une des principales causes

de la faiblesse de l'empire ottoman ne soit l'état de faiblesse et même de paralysie dans lequel se trouve quelques-unes de ses provinces, les plus exposées aux attaques de l'ennemi du dehors. Les principautés danubiennes en offrent un exemple. Ce sont des provinces abandonnées entièrement aux intrigues et aux envahissements de l'étranger. Le moyen de défense qu'on leur donne consiste dans les traités avec les puissances étrangères : c'est l'intégrité de l'empire. Malheureusement, les nombreux envahissements auxquels les provinces danubiennes furent exposées ont prouvé que les traités seuls sont insuffisants pour maintenir l'intégrité de ce pays. Or, la condition des provinces, telle qu'elle a été jusqu'à ce jour, ne saurait exister qu'à la triste condition de voir se répéter les occupations étrangères qui ont coûté tant de malheurs à ces provinces et tant d'embarras à la Porte elle-même.

Il faut donc mettre un terme à la faiblesse de ces provinces. Pour arriver à ce but deux chemins s'ouvrent à l'esprit : faire des principautés deux pachaliks, les occuper par des troupes turques comme les autres provinces de la Turquie conquises par le sabre; ou les réunir, leur laisser le droit, qu'elles ont eu de tout temps, d'avoir une grande armée roumaine et maintenir en même temps leurs privilèges selon

l'esprit des traités conclus entre les Moldo-Valaques et la Porte et conformément au traité de Paris.

La première alternative nous semble funeste aux Turcs et aux Moldo-Valaques également, par suite des conséquences d'une telle disposition impossible à réaliser aujourd'hui. Le siècle où nous vivons, il faut lui rendre cette justice, l'emporte sur les siècles écoulés par les idées généreuses et la haine contre l'esprit de conquête. Oser, dans le dix-neuvième siècle, faire ce que le treizième et le quatorzième siècle n'ont pas fait, ce serait insulter notre siècle; vouloir faire par l'organe du gouvernement de Reschid et de Aali-Pacha ce que les gouvernements de Kupruli et de Kara-Moustapha ont eu en horreur de faire, ce serait outrager l'honneur du gouvernement actuel.

Nous ne croyons pas que parmi les hommes réellement intelligents et éclairés du gouvernement actuel il y eût un seul Turc capable d'outrager sa propre dignité et celle de son souverain en pensant à réduire jamais ces pays en esclavage. D'ailleurs toute exécution d'un pareil projet serait impossible : toute l'Europe s'indignerait, et la Russie elle-même mettrait toutes ses forces à la disposition de l'opinion européenne, pour empêcher un projet aussi insensé, qui n'aboutirait qu'à

livrer l'empire aux Russes et avec lui les Roumains eux-mêmes.

La seconde question seule est de nature à répondre aux vues d'un gouvernement intelligent, et à rendre la Turquie forte par elle-même.

Cette idée de force intérieure devrait être prise en considération d'une manière toute particulière; car enfin, examinons la condition passée et même présente de l'empire sous ce rapport. Il y a longtemps, c'est-à-dire depuis qu'il avait cessé d'exister par lui-même, que son existence était celle des corps contingents qui reçoivent le mouvement des corps nécessaires; les rayons de lumière qui le couvraient encore n'étaient que les reflets d'un astre étranger; il n'existait plus que par les traités conclus entre les puissances de l'Europe. Pourquoi aller chercher ses forces à neuf cents lieues de distance, en suppliant, tandis que ces forces existent dans son propre sein et peuvent être utilisées, aucune obligation n'attendant à votre dignité? Car, soyez certains d'une chose, il n'y a pas d'intervention aussi généreuse qui n'implique l'idée d'une obligation de nature tout autre que celle qu'on devrait envers les populations. L'expérience, ce livre savant de l'humanité, est encore ouvert sous les yeux intelligents, et les pages qui nous donnent ces conseils sont récemment écrites.

LES HOMMES POLITIQUES DES PRINCIPAUTÉS.

S. CAMPINIANO.

La nation roumaine, écrasée sous le poids de ses institutions, livrée à la rapacité des hommes qui la gouvernent, malheureuse de sa condition politique vis-à-vis de la puissance protectrice, portait, non sans honte, le joug de l'esclavage. Ceux qui lui avaient fait cette position n'étaient pas encore parvenus à tuer dans son sein le souvenir de son passé. Le sentiment de ses libertés traditionnelles ne fit que développer ses facultés. La comparaison de ce qu'elle avait été avec ce qu'elle était, tout en la rendant malheureuse, lui disait qu'elle peut être encore libre. Toutefois une destinée implacable l'enchaînait à ses souffrances. C'est dans la source de ses souffrances et de ses espérances qu'elle puisait ces chants dont la profonde tristesse brise le cœur et dont la joie exhale un parfum d'espérance et de bonheur inconnu aux peuples heureux.

Tel était l'esprit de ce peuple, qui se rappelait

encore les noms et les hauts faits de ses héros, ainsi que les souffrances de ses martyrs, lorsqu'un jeune colonel, appartenant à une famille aimée par le peuple, se mit à penser comme lui.

Pour arriver à son but, Campiniano mit en pratique tous les moyens dont son cœur et son intelligence étaient capables. Il fit bâtir un temple à la Liberté et lui donna des prêtres. Ce temple reçut plusieurs destinations ; tantôt ce fut une loge de franc-maçonnerie, tantôt une société philharmonique. Il se fit des amis, des partisans ; puis ce fut tout le pays qui l'adora.

Son entreprise échoua avant d'atteindre son but. Un ukase du consul russe ordonna au prince A. Ghika de faire démolir ce temple de la Liberté, et Campiniano alla en exil.

La nation ne pouvait offrir à ce jeune patriote que la couronne des martyrs, telle qu'il l'avait demandée ou fait croire qu'il la désirait ; mais l'exil flétrit depuis les lauriers du patriote. L'amour de sa famille, qui partagea avec lui l'ombre de son cachot ; l'ingratitude de quelques-uns de ses amis ; la haine de ses rivaux, qui lui enviaient ses modestes lauriers sans toutefois les aimer pour eux ; peut-être aussi le manque de force dont les grandes âmes sont dotées, firent obtenir aux Russes la parole de l'exilé de Margineni de rétracter tout ce qu'il avait dit et fait. Il fut mis en liberté.

Depuis ce jour-là, Campiniano subit une métamorphose dont personne ne l'aurait cru capable : il changea ses opinions politiques avec le même sang-froid que s'il eût changé un vieil habit. La Russie obtint pour lui un ministère en Valachie, et depuis il a toujours occupé cette dignité.

Pendant, soyons juste. Ordinairement un renégat d'une foi politique, pour se faire pardonner son passé par ses nouveaux amis, devient plus hardi, plus effronté que ces derniers. Campiniano vendit à la Russie sa couronne de martyr, mais il ne suivit pas la loi des renégats ; il ne devint pas un instrument vil dans les mains des Russes : son russophilisme ne consista que dans quelques complaisances faites au consul ; il ne profita pas du prix de ses rétractations pour s'enrichir des deniers publics du pays, à l'instar de ses collègues.

Toutefois il tolère tous les abus d'un aventurier grec qui s'est attaché à sa personne, et pour lequel il a une grande faiblesse.

Campiniano n'est pas détesté par ses compatriotes ; son action elle-même le met à l'abri de toute envie. Un voile de mort s'est étendu depuis longtemps sur son nom, et nul parti politique, nulle influence, nulle sympathie n'ose relever ce voile de peur d'y trouver un cadavre.

Campiniano est un homme supérieur par son

intelligence; il n'a jamais fait des études régulières et il possède beaucoup de connaissances. Son caractère inspire peu de confiance; la jeunesse de son cœur s'est glacée sous l'influence de son esprit sec et railleur. La parole, cette reine du monde, chez lui est froide, mais insinuante, toujours méditée. Souvent elle charme et fait oublier les fa-veurs que la nature a refusées à son physique.

Ses ennemis ont cherché à l'attaquer même dans sa vie privée, en l'accusant d'avoir débauché les femmes de ses meilleurs amis; mais nous ne dirons rien de sa vie privée, cela n'entre pas dans notre intention.

CONSTANTIN CANTACUZÈNE.

C. Cantacuzène, ou Magouréno, ou Chéitanolo (fils du diable), se dit descendant de la famille princière qui régna sur la Valachie. Il se fit connaître en Valachie par les vénalités et toutes sortes d'abus qu'il exerça sous le prince A. Ghika, ainsi que par la position de lieutenant de la principauté après la chute de la révolution de 1848 et du temps de l'occupation russe ensuite. C'est le même personnage dont les hauts faits font le sujet d'une brochure écrite en français par un de ses admirateurs. Il y a une autre famille Cantacuzène,

composée de deux frères qu'on prétend être les vrais descendants des Cantacuzène originaires de Poyesti.

De quelque côté qu'on prenne le premier, on ne peut trouver que des points faibles : il ne brille ni par ses moyens intellectuels, ni par ses connaissances. Comme un de ces hommes qui n'éprouvent plus de joie qu'à la triste condition de s'enivrer de vin, ses facultés ne semblent se développer qu'au jeu de cartes. Prodigue de ses jours, il sacrifie plus de temps au jeu qu'à sa patrie. Son esprit, facile à se ployer aux lois de l'étiquette et des préjugés ridicules, se refuse à franchir les limites des idées sérieuses et des connaissances qui deviendraient pour lui comme les armes d'un héros dans la main d'un enfant.

Il aime l'argent pour le dépenser ; aussi il le ramasse à tout prix. Pendant quelque temps qu'il eut, sous le prince A. Ghika, le ministère des affaires étrangères, il augmenta considérablement sa fortune. Il fit créer au secrétariat d'État un bureau pour les rangs boyaresques, dont la direction fut confiée à un de ses intendants nommé Tomitza. Tout Valaque qui se présentait à ce bureau demandant un titre de noblesse était sûr de l'obtenir, à la condition toutefois de promettre une somme d'argent. Tout cela se faisait au grand jour. On raconte qu'un soir ce ministre se trouvant

chez lui entouré de tous les joueurs de la capitale, toutes les pendules d'or et d'argent qui se trouvaient dans le salon se mirent à sonner minuit en même temps. Un colonel de ses amis, incommodé par le bruit de tant de pendules, lui dit avec un admirable sang-froid : « Faites donc taire ces nouveaux boyards ! » Au fait, toutes ces pendules étaient des cadeaux envoyés par de riches négociants qu'il avait créés boyards. Ambitieux à la manière des bureaucrates, il ne l'a jamais été pour son pays. Lors de la réception des députés révolutionnaires, en 1848, dans le camp turc de Cotraciani, on l'avait fait venir sous la tente de Fuad-Pacha pour entendre le firman de sa nomination comme lieutenant de la principauté. Après la lecture, il se tourna du côté de Fuad-Pacha, et lui dit : « Je suis très-reconnaissant aux deux cours ; aussi je tâcherai de toutes mes forces de servir la Russie et la Turquie. » Une telle réponse fit rougir l'envoyé du Sultan, qui lui répondit : « C'est votre patrie, Monsieur, que vous devez servir, et non pas la Russie et la Porte. Auriez-vous mal compris la teneur du firman ? »

Maintenant voulez-vous avoir une idée de ses ruses en politique, écoutez. Après qu'il eut déposé le pouvoir, son ambition ne se trouva qu'excitée. Il part pour Paris dans le but de se faire prôner dans les journaux. Il s'adresse chez le rédacteur

en chef d'un journal, promet cinq cents francs pour chaque article qui ferait l'éloge de la Russie et le sien, et dirait du mal des Turcs. Le rédacteur fait semblant de consentir, mais il va trouver l'ambassadeur ottoman et lui raconte l'étrange proposition de son boyard. Le prince Callimachi offre la même somme et une décoration turque au journaliste pour ne rien écrire. Cantacuzène est joué.

A l'heure qu'il est, Cantacuzène n'a pas renoncé d'aspirer à la principauté : toutefois son idée a subi un changement, c'est-à-dire qu'au lieu de la principauté pour sept ans, il rêve de devenir prince héréditaire ou vice-roi des Roumains. Cette nouvelle phase de son ambition a été déjà exprimée dans une brochure. Il est à regretter qu'on voie paraître tous les jours des brochures dans lesquelles on ne cesse de faire les éloges immérités de quelques hommes des principautés, et d'induire ainsi en erreur l'opinion publique. Il paraît que le monde n'a rien gagné depuis Boileau :

« Et pour finir encor par un trait de satire,

« Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire. »

LE PRINCE B. STIRBEY.

Le prince Stirbey commença sa carrière politique d'une manière assez modeste. Un boyard

nommé Stirbey, en lui laissant en héritage une fortune considérable, lui imposa pour condition de renoncer au nom de Bibesco qu'il portait, et de prendre celui de Stirbey.

Stirbey fut chargé de faire accepter par les boyards le statut organique de la Valachie, après quoi les Russes en firent un ministre. Sous le gouvernement du prince A. Ghika, il fut en faveur et en disgrâce tour à tour. Lorsque ce prince fut destitué, Stirbey courut la chance d'être élu hospodar ; mais son frère, G. Bibesco l'emporta sur lui.

En 1849, il fut nommé hospodar par les deux cours de Russie et de Turquie, directement.

Sa conduite, pendant tout le temps de son gouvernement, ne fut pas de nature à plaire au pays. Habile dans ses relations politiques avec ses protecteurs, il ne le fut pas vis-à-vis des peuples qu'il gouvernait. La Valachie ne change ses princes que pour le plaisir de les changer. Ses choix n'ont pas de chance ; la Porte elle-même n'a pas la main heureuse. Quel que soit l'homme qui parvient à la tête du pays, le système reste toujours le même, et les actions d'un nouveau prince sont calquées sur celles de son prédécesseur ; l'expérience ne sert à rien. Il est vrai que jusqu'à un certain point tout prince est l'esclave des conditions de l'existence politique de ces pays ; que la plupart des

effets dont on se plaint se sont produits par des causes indépendantes de la volonté des hospodars ; mais il n'en est pas moins vrai que le prince a une large part aux abus qui se font, ainsi que la faculté de combattre ces abus. On ne fait rien cependant.

Il fut un temps où les Principautés eurent à passer par une bien cruelle épreuve : ce fut l'époque du règne des princes phanariotes. L'homme n'a jamais les expressions nécessaires pour peindre tout le mal qu'il est capable de faire. Aussi il serait impossible de pouvoir jamais exprimer par des paroles toutes les mauvaises choses dont les princes du Phanar se sont rendus coupables devant Dieu et les Roumains. Et cependant, parmi tous ces aventuriers, il y en a eu deux qui font exception à la règle : l'un qui rendit à la Valachie quelque gloire, l'autre qui affranchit les paysans. Les princes roumains qui ont régné depuis sur les provinces, ont eu leurs vices sans avoir leurs vertus ; c'est que les Phanariotes en disparaissant ont laissé en héritage aux boyards de ces pays leurs vices ; c'est que le Phanar aujourd'hui est passé à Bucharest et à Jassy.

Le prince Stirbey disait un jour à un de ses ministres qui trouvait qu'il était temps d'extirper le vol dans l'administration : « Voler et garder, c'est un crime ; voler et donner, c'est une vertu. » Cette

désolante maxime politique, c'est Stirbey. Si le prince Stirbey a lu le poëte latin Ennius, dont Virgile, en lui empruntant ses vers, disait qu'il tirait parfois des perles de son fumier, il n'y a pas de doute qu'il doit souvent répéter avec lui :

« On ne peut pas savoir
« D'où vous vient votre argent, il suffit d'en avoir. »

Son désir, c'est de ramasser de l'argent pour en donner aussi à son tour, afin de pouvoir en ramasser encore.

« Et cette ardente soif ne peut être contrainte
« Par le respect des lois, la pudeur, ni la crainte. »

JUVÉNAL.

Si jamais on faisait le compte des sommes qu'il donne pour se maintenir à qui veut en recevoir, ce serait fabuleux.

Les Turcs détestent Stirbey et le craignent en même temps. Stirbey, soutenu par l'Autriche, les dédaigne, et de son dédain il fait une question de patriotisme vis-à-vis de la nation, tandis qu'en face des Autrichiens il inspire l'humiliation par sa conduite : là, il devient rampant jusqu'à se faire mépriser, facile, jusqu'à inspirer l'horreur ; mais qu'importe ! pourvu qu'il réussisse. Il a de quoi contenter toutes les influences qu'il craint : pour l'une, de l'argent ; pour l'autre, des complaisances ;

pour les boyards, des places; pour la jeunesse, des phrases.

Il corrompt ses ennemis avec adresse. Dès que quelqu'un lève la tête, il ne le frappe pas; il le compromet, il le comble de faveurs, en fait tout ce qu'il veut; et lorsqu'il lui a sucé toute l'énergie et la jeunesse de son cœur, il le rejette humilié, dégradé, aux pieds de ses ennemis.

Son cœur ne s'est jamais ouvert pour donner asile aux pensées nobles et généreuses qui seules ont la faculté de faire de grands princes. Sa conduite vis-à-vis des émigrés valaques ne peut s'expliquer d'aucune manière: il sévit non-seulement contre ces proscrits, mais encore contre leurs familles, leurs parents. Des femmes des émigrés ont été par son ordre indignement chassées du pays. Un émigré valaque, quelques jours avant de s'éteindre d'une cruelle maladie qu'il avait gagnée en exil, avait trouvé assez de force pour se traîner jusqu'à la frontière de son pays afin de voir sa mère pour la dernière fois. Le prince Stirbey refuse de laisser cette pauvre mère voir son enfant mourant: « Qu'il aille mourir loin d'ici! » dit-il.

La Porte recommandant au prince Stirbey de laisser rentrer quatre émigrés valaques, il déchira la lettre en disant: « Je crache sur les ordres de la Porte aussi bien que sur les Turcs! »

Se trouvant à Roustziuk, un colonel valaque

émigré se présenta devant lui avec une lettre vizi-rielle : « Si vous vous étiez adressé directement à moi, lui répondit-il, je vous aurais laissé entrer ; mais vous vous êtes adressé aux Turcs, et moi je ne veux faire aucun cas des ordres de la Porte. »

Il spécula à son aise avec les sentiments patriotiques. « Les Turcs ne me laissent pas faire, dit-il, mais le temps viendra où un prince roumain pourra agir ; jusqu'alors il faut se résigner et pleurer sur la pauvre patrie ! »

A-t-on jamais vu un tartufe aussi effronté ? Il n'y a pas d'expression sonore, de style ronflant qu'il n'emploie pour s'écrier contre l'esclavage des *cigaines*, et cependant ce même individu, avant de débiter toutes ces belles phrases, avait vendu des milliers de ses propres cigaines, en séparant la femme du mari, la mère de la fille, pour pouvoir les vendre en détail, afin d'avoir un meilleur prix.

Stirbey est accusé d'avoir spéculé sur le pain et la viande de la capitale ; d'avoir pris de grandes sommes des préfets et sous-préfets et des autres fonctionnaires publics, pour les nommer ou les maintenir dans leurs places ; d'avoir vendu des titres de boyarie ; d'avoir eu un grand bénéfice sur les dépenses fabuleuses avec la construction d'un théâtre à Bucharest, du jardin de *thismedji* ; sur le contrat d'un chemin de fer, etc., etc. Nous ne

savons pas jusqu'à quel point cela peut être exact; mais il est évident qu'il a reçu, depuis qu'il est arrivé à la tête du gouvernement de la Valachie, 350,000 ducats d'Autriche, provenant de sa liste civile; 100,000 autres ducats de gratification pour ses dépenses à Constantinople. De cette somme il a dû dépenser plus que la moitié en cadeaux. Il a marié quatre filles, en donnant en dot à chacune 30 mille ducats, ce qui fait 120 mille ducats; il a augmenté son revenu dans l'espace de sept ans, le revenu s'est élevé de 12 à 15 mille ducats à 35 mille ducats.

Sommes reçues légalement :

Gratification.	100,000 ducats.
Liste civile.	350,000
	<hr/>
Somme.	450,000

Dépenses :

Dépenses à Constantinople comme frais d'installation.	100,000
Expédiés dernièrement du pays.	55,000
Une autre somme à M. C.	25,000
D'autres sommes et petits cadeaux.	30,000
	<hr/>
Total.	210,000
Dots de ses filles.	150,000
	<hr/>
Total général.	360,000 ducats.

Le revenu de ses terres a servi aux dépenses de sa maison.

Donc il y a 90,000 ducats de bénéfice.

Comment de cette somme a-t-il pu se faire, dans l'espace de sept ans, une augmentation à ses revenus de 35,000 ducats par an ?

Tout ce qu'il y a d'hommes de cœur abandonnèrent cet homme, lorsqu'on reconnut l'impossibilité de le corriger. Un vide affreux se fit autour de lui ; mais il remplit ce vide par des hommes sans cœur, sans probité et sans capacité. Si parfois quelque consul étranger lui conseillait de choisir mieux ses ministres, il répondait qu'il n'y en avait pas d'autres : « Ce que vous voyez là, au pouvoir, c'est tout ce que ce pays peut avoir de mieux, » disait-il. Les uns croyaient ou faisaient semblant de le croire. Le seul consul qui osa lui faire des reproches sur cette conduite, fut le consul de France, M. Poujade ; mais cela valut à ce dernier la perte de sa place. On est allé jusqu'à tromper la bonne foi de l'Empereur pour faire rappeler M. Poujade.

Le prince Stirbey est un homme assez âgé. Sa physionomie est expressive par la combinaison embrouillée de ses formes. Coquet comme une vieille courtisane, il passe des heures entières à sa toilette. Lorsqu'il parle, il se regarde continuellement dans sa glace. On raconte une aventure

assez originale à propos de cette glace. Le prince reçut dans son cabinet un petit boyard de la campagne, simple comme ses agneaux, qui était venu lui porter plainte. Ce dernier, tout en lui parlant, se regardait dans la glace. Le solliciteur n'avait jamais vu une glace de la grandeur de celle qui était là. Il croyait que le prince regardait par une porte ; pensant que le hospodar attendait quelqu'un qui n'arrivait pas, il crut de son devoir de devancer le désir du maître, et alla à cette porte supposée ; mais il se trouva nez à nez avec le prince dans la glace. Stirbey crut qu'on se moquait de lui et fit mettre à la porte l'indiscret solliciteur.

La femme ou les femmes disputent aux choses sérieuses leurs droits dans ses pensées. Esclave des femmes, il ne saurait refuser à ce sexe influent un sacrifice aux dépens de ses devoirs ; le scandale n'est pas étranger dans sa vie. Il a la parole facile et élégante, quelquefois même entraînant, mais sophistique. Pour un esprit pénétrant, il suffit d'entendre ses premières paroles pour comprendre qu'on a affaire à l'avocat, au comédien. Il n'y a rien de naturel chez lui ; tout est médité, affecté, artificiel. Il flatte sans scrupule et sans pudeur tous ceux dont il a besoin et aime à être flatté à son tour.

Il est travailleur infatigable, aimant à faire tout

par lui-même ; sait tout ce qui se passe, mais il n'en profite que dans son intérêt particulier. Sa volonté est esclave de son système de gouvernement : se maintenir à tout prix ! La corruption le sert ; il la tolère, l'encourage, la fait propager ; les hommes perdus de réputation lui sont utiles ; il leur pardonne tout. Ce système est déjà aussi ancien que l'homme vicieux sur la terre ; il a pu réussir un instant, mais le prince qui l'a mis en pratique a fini toujours par s'en repentir. Le prince Stirbey lui-même commence à voir qu'il a eu tort, car le vide se fait sentir de plus en plus autour de lui : on peut se servir des hommes malhonnêtes ; mais peut-on compter la veille d'un malheur sur leur fidélité ? Toutefois le prince Stirbey ne devrait pas leur en vouloir trop : n'a-t-il pas lui-même donné l'exemple en désertant la cause des Russes qui l'avaient tiré de la poussière ?

Malheur aux étrangers qui se hasardent à franchir le seuil de sa porte ! Ils en sortent convertis ! Dans son palais enchanté, sous la baguette magique de l'hospodar valaque, tout prend la forme des objets qu'on désire ; tout devient merveille, enchantement : palais remplis d'or à puiser à pleines mains, festins splendides aux coupes d'or et de rubis, bals éblouissants, femmes brillantes de beauté.

M. Alison, envoyé par l'ambassadeur d'Angleterre avec une mission secrète dans les Principautés, a eu la torture de la tentation de toutes ces choses. Grâce à son caractère il n'a pas été séduit.

On dit que le prince Stirbey demande la réunion des Principautés. Si cela est vrai, il n'a dû le faire que poussé par l'ambition de devenir prince héréditaire.

Pour lui la patrie c'est la place d'hospodar. Cette dernière est sa vie. En la perdant il pourrait dire avec le poète :

« Ici dort une amante à son amant ravie ;

« Le ciel vers lui la rappela ;

« Graces, vertus, jeunesse et mon cœur et ma vie,

« Tout est là ! »

Voyant arriver le temps de déguerpir, il devient intraitable ; si les Turcs rejettent ses offres d'argent, il retourne avec plus d'ardeur aux désirs de l'Autriche. Il voudrait que son pays devînt assez petit, pour qu'il pût l'emporter avec lui dans sa poche. En attendant, il voudrait prolonger le temps de son règne, et comme l'occupation des Autrichiens seule peut le maintenir, il tâche de fournir à l'armée étrangère toutes les occasions d'y rester encore. Il suppose des complots révolutionnaires qui n'existent que dans sa tête. En cas d'échec dans tous ses projets, il se réserve un dernier

atout : une caïmacanie de trois ministres, selon le règlement organique, formée par le président du Divan, le ministre de l'intérieur et le ministre de la justice, qui se trouveraient en exercice le jour de l'abdication de l'hospodar. Aussi il a déjà donné ces places à trois boyards ses créatures, dont la seule présence dans ce pays, après le départ des Russes, avait indigné tous les gens de bien.

Tous les partis, toutes les classes de la société, tout le pays en général verraient avec plaisir sa destitution ; il est devenu impossible en Valachie sans une occupation étrangère, et nous croyons rendre un service à ce pays et à la tranquillité de l'Empire Ottoman, en appelant sérieusement son attention sur ce sujet.

PLAYANO.

C'est un ministre de la Valachie, un prestidigitateur de premier ordre; beaucoup d'esprit naturel, aucune instruction. Il est plus à son aise au milieu d'un cercle de femmes que sur un fauteuil de ministre, à la condition que ces femmes ne soient que des lorettes. Il est un des principaux prêtres du temple de la corruption que le prince Stirbey a élevé à Bucharest. Mais avant de finir son portrait,

hâtons-nous de dire que Playano n'est pas Valaque, il est Grec de Moldavie ; mais un de ces Grecs que la Grèce elle-même ne voudrait pas reconnaître. Il est phanariote, de la race de tous ceux qui, après avoir admiré presque toute leur vie le poisson merveilleux de l'église de Balaukly, et dansé avec les hamals sur les tombeaux du Grand-Champ à Constantinople, les jours de Pâques, sont venus dans les Principautés donner aux Moldo-Valaques des leçons de bon goût et de civilisation.

Playano, sans le prince Stirbey, qui lui a donné sa fille en mariage dans l'espoir de plaire au consul russe, ne serait qu'un lion greco-moldave dans les salons de Jassy.

LE PRINCE G. BIBESCO.

Il fit de brillantes études à Paris. De retour dans son pays, il épousa la fille adoptive d'un riche boyard valaque nommé Brankovano, et devint riche par sa femme ; mais si sa femme le rendit riche, il la rendit folle.

Les Russes, qui ont tiré de la fange presque tous les hommes qu'on rencontre en Valachie, surtout ceux retardés sur la scène politique, comme pour donner un démenti aux promesses de la France et

de l'Angleterre le prirent sous leur protection et en firent un haut fonctionnaire. Sous le gouvernement du prince A. Ghika il se mit dans l'opposition : les discours qu'il a tenus dans l'assemblée des boyards, que le faux patriotisme disputait à une éloquence factice, firent de l'impression sur les esprits et le firent connaître dans le pays. Dépassant la ligne qui existe entre l'orateur et le démagogue, il se vit entraîné malgré lui à des sentiments qui n'étaient pas les siens. Il toucha avec beaucoup d'habileté une corde dont les sons étaient si doux aux oreilles du malheureux peuple valaque. Dès lors le choix tomba sur lui ; on crut que c'était là l'homme que la divine Providence avait réservé pour guérir les plaies de ce peuple.

Un peuple qui souffre se laisse facilement entraîner aux paroles d'espérance et de bonheur. Il ressemble en cela au malade, qui s'empresse d'accepter tout moyen de guérison qu'on lui fournit, sans s'informer si ce moyen peut lui rendre la santé ou lui donner la mort. Le peuple valaque proclama Bibesco son libérateur : on le compara à Michel le Brave, à Étienne le Grand, enfin aux plus illustres héros de la Roumanie. Un poète, dans son enthousiasme, composa une épopée dans laquelle il compara le nouvel hospodar à Michel le Brave, et son cheval de cérémonie à Bucéphale.

Bibesco lui-même se laissa entraîner au courant de l'enthousiasme général, et se montra au public monté sur un cheval, portant le costume ancien de Michel le Brave : on le blâma dès lors, on le crut vaniteux et ridicule : mais personne ne savait que ce rôle de comédie lui avait été imposé par le consul de Russie, dans le but de le rendre ridicule. Quelques jours après son installation, le prince Bibesco ôta son masque : il proposa à l'assemblée d'autoriser une compagnie russe d'exploiter toutes les mines du pays, et d'y faire venir de la Russie les ouvriers nécessaires à cette exploitation. Cette nouvelle tomba comme la foudre sur tout le pays. Depuis ce jour-là Bibesco, le patriote démagogue, fut confondu avec la foule des traîtres dans l'opinion publique. La haine qu'un prince finit par inspirer au peuple qu'il gouverne est toujours en proportion de l'affection qu'on lui portait lorsqu'il avait toute sa confiance. Aussi Bibesco fut-il détesté depuis autant qu'il avait été aimé.

Son gouvernement a eu tous les défauts du gouvernement de son prédécesseur, sans avoir aucune de ses qualités. Les abus continuèrent de se faire comme par le passé, à la différence que cette fois-ci le prince lui-même y prit part ; les caisses publiques, déjà attaquées, furent vidées cette fois-ci. Il excita les haines des classes de la société ; abolit les écoles primaires communales instituées

par le prince A. Ghika ; on l'accusa d'avoir banni la langue nationale du collège ; d'avoir livré la censure des livres valaques au consul russe. Le scandale vint mettre le comble à sa position. Bibesco parvint à arracher un acte arbitraire de l'Église, prononçant deux divorces à la fois : le sien d'avec sa femme et celui de sa maîtresse, qui était mariée à Constantin Ghika, ainsi que l'autorisation d'épouser la femme de son ministre. Sa nouvelle femme, dans un accès de rage, fit battre de verges une dame bavaroise qui était à son service en qualité de gouvernante.

Voici comment un écrivain valaque dépeint cette époque¹ : « En cette année, on avait compté plus d'iniquités scandaleuses encore qu'en d'autres temps. Un jeune mari, d'une des premières familles du pays, voulut venger son honneur outragé par un proche parent du prince ; il fut puni et exilé, tandis que l'homme qui avait indignement offensé la morale publique se promenait publiquement, recevait des places et des promotions, malgré la réprobation des honnêtes gens..... Un président de cour de justice se trouve impliqué dans un assassinat sur un fermier. Au lieu de la punition réclamée par la loi et attendue par le public, après de nombreuses et incontestables

¹ Dernière occupation des Principautés danubiennes par la Russie, par G. Chainoi.

preuves à la charge du coupable, le cours judiciaire de l'affaire est suspendu, et le susdit président se montre en plus grande faveur que jamais... La jeunesse traquée par la police, insultée en toute occasion, gênée dans ses mouvements... Bref, l'état du pays, sous Bibesco, peut se résumer de la manière suivante : infraction à toutes les lois constitutionnelles ; détournement de deniers publics au profit des boyards et du prince ; prélèvement d'impôts sans budget ni contrôle ; abus criants dans l'administration ; corruption et dénis de justice dans les tribunaux ; absence complète de garanties pour la propriété et dissolution de la famille. »

La révolution de Bucharest, de 1848, chassa Bibesco. Il alla en Transylvanie attendre la chute du gouvernement révolutionnaire et combiner les moyens pour le faire tomber.

Bibesco avant tout est comédien : ses paroles, qui font oublier en même temps sa laideur physique et ses manières ridicules, le servent avantageusement ; mais ses actions démentent ses paroles. Ses belles phrases, sur ses lèvres, sont aussi peu à leur place que des roses sur du fumier. Il est ambitieux par le besoin de la vanité ; il aime la place de chef de l'État comme un esclave aime un habit neuf ; il se la souhaite seulement pour satisfaire ses besoins, ses vanités ; jamais le

désir de faire le bien ne vient réclamer sa place, qu'il n'a jamais eue, dans son ambition de bas étage.

Il n'y a plus aucun doute que la faiblesse de ce pays, ses malheurs, la facilité qu'on y trouve de corrompre, le manque de dignité nationale, d'amour de la patrie, l'affreux penchant de certaines gens du pays de se vendre sans remords et sans pudeur, à toutes les influences étrangères, aient leur source dans l'organisation du pouvoir de ce pays, dont la base principale est l'élection ou la nomination directe du chef de l'État à vie ou pour un certain temps. Ce moyen ouvre la porte à toutes les vanités serviles. Les mœurs de la société roumaine ne sont ni assez primitives, ni assez avancées, pour que la nation exerce ce droit sans que l'abus s'y introduise, surtout lorsque ce qu'on appelle la nation n'est autre chose que vingt familles de grands boyards qui exercent ce droit. La malheureuse Pologne devrait servir d'exemple aux Roumains. D'ailleurs, l'histoire des Principautés elle-même n'est-elle pas une série continuelle de luttes sanglantes entre les partis, de dissensions déshonorantes entre les individus, de lâchetés, de trahisons ? Toutes les fois qu'un étranger vint dévaster ces pays, violer ses droits, ce fut toujours un Valaque qui lui montra le chemin de la Principauté, soit dans l'espoir de garder son trône, par

l'influence de cet étranger ; soit dans le désir de renverser son rival. Sans aller chercher des exemples de cette nature dans l'histoire de ce pays, à des époques avancées, bornons-nous à prendre pour exemple la conduite de Stirbey et de Bibesco. Ce qui fut de tout temps l'est donc aujourd'hui encore ; il le sera toujours, autant que le trône de la Principauté continuera à se donner en prix à celui qui l'emporte sur les autres en iniquités. Certes, cette aspiration au pouvoir devient à la longue une manie. La non-réussite exalte cette passion au point de faire oublier, à celui qui en est atteint, toute retenue, tout respect qu'il doit à lui-même et à son pays, et lui fait pardonner facilement la trahison, l'humiliation et le ridicule. Le concours de plusieurs rivaux ne rend cette manie que plus forte. Le manque de tout autre moyen de satisfaire son ambition l'agrandit. Il y a, dans les familles de ces aspirants ridicules, des hommes dont le cœur conserve encore la fraîcheur de sentiments élevés, la fierté nationale, la dignité d'homme et de Roumain. Mais combien toutes ces âmes pures et aimantes doivent souffrir, en voyant la honte et le ridicule que leurs compatriotes, dressés à l'art des intrigues politiques, traînent avec eux devant les cours de l'Europe étonnée ! Des diplomates qui les méprisent, et, chose étrange, qui s'empressent de flatter leurs vœux insensés ?

Et cependant, ce sont là des plaies dont la guérison est certaine, pourvu qu'on se donne la peine de détruire les causes qui les produisent.

MANUEL BALIANO.

Nous ne sommes pas de l'avis des écrivains qui se mettent à faire l'éloge d'un peuple, guidés par des sympathies, par des affections particulières ; quand on aime réellement un peuple, on tâche de lui dire ce qu'il a de bon et de mauvais, et surtout de lui montrer ses plaies, afin qu'il puisse les guérir. On a beaucoup parlé des Moldo-Valaques ; la plupart de ceux qui ont écrit des brochures sur ces pays ont eu le tort, avant de nous les faire connaître, de ne pas aller sur les lieux afin de parler en connaissance de cause. Vous trouverez rarement un pays que la nature ait mieux favorisé que les Principautés, sous le rapport de la fertilité ; rarement vous trouverez un peuple de cette condition qui, par ses longues souffrances, par sa patience angélique, par la bonté et la douceur du caractère, par sa sagesse, ait plus de droit à l'admiration de l'Europe ! Souvent les souffrances d'un long esclavage rendent un peuple mauvais, le corrompent, l'abrutissent, l'avilissent au point qu'il se méprise lui-même, et qu'il

rougit à la seule pensée d'être libre ; c'est le sort de tous les peuples destinés à périr. Souvent aussi, il y a des peuples dont le malheur, au lieu de rendre mauvais, anoblit le caractère, élève les pensées : c'est dans cette dernière catégorie que le peuple Roumain a sa place. Dans ses souffrances, il trouve une larme de compassion pour son pays ; dans les humiliations qu'on lui fait éprouver, il sourit avec dédain et s'en console en se disant : je suis Roumain, je suis enfant d'une noble race. Il n'en est pas ainsi des autres peuples de l'Orient. Il m'est arrivé de voir, dans ce pays, des chrétiens comparaître devant des juges turcs, et se donner devant ces dignitaires l'épithète si méprisable de giaour, croyant par là plaire à leurs maîtres.

Malheureusement le peuple roumain seul mérite ces éloges, tandis que la classe des boyards qui le gouvernement forme, pour ainsi dire, une nation dans une autre nation ; tels furent les mameloucks d'Égypte. Dans la grande nation roumaine, aucun élément étranger ne vient se mêler ; ses ondes refusent de s'ouvrir pour laisser pénétrer le rebut d'hommes que les peuples voisins envoient dans les Principautés : dans la classe des boyards, plusieurs éléments étrangers se rencontrent, se confondent et finissent par composer une nation étrangère à ce pays. Les boyards mé-

présent la nationalité roumaine ; leur nationalité à eux, ce sont leurs privilèges. Le jour où ces privilèges cesseront d'exister, beaucoup d'entre eux s'expatrieront. Ils ne font rien pour ce pays, et non-seulement ils ne font pas le moindre sacrifice pour cette nation, pour ses besoins moraux et matériels, pour les sciences, pour les lettres, pour la langue, pour l'éducation de jeunes gens, pour les arts ; mais encore cherchent-ils, avec l'aide de l'étranger, à arrêter même le faible cours du progrès matériel et intellectuel de ce pays, et à éteindre partout l'esprit de nationalité, tantôt en le tuant par le ridicule, tantôt en le paralysant par une indigne contrainte. Aussi de toutes les noblesses des peuples qui les environnent, la noblesse des Principautés est la plus arriérée, et nous pourrions même dire la seule qui soit privée du savoir et du vouloir.

Toutefois, il faut être juste. Si l'histoire de cette classe privilégiée est vide en fait de belles actions, on a vu de temps en temps surgir de son sein quelques hommes dont le cœur ne s'était encore épanoui qu'au souffle de la pureté, de la jeunesse, des pensées nobles et généreuses de l'amour de la patrie : tel que d'un terrain impur on voit surgir des roses délicieuses. Mais tous ces hommes sont tombés subitement sous la haine des boyards : les uns ont eu en récompense le cachot, d'autres

l'exil, d'autres l'oubli. Nous regrettons beaucoup que Manuel Baliano ne fasse pas partie de ces âmes rares dont j'ai déjà parlé; c'est un vieux boyard valaque, une nullité révoltante, il n'aime son pays que parce qu'il en reçut des places, des titres, des honneurs; mais comme il doit la plupart de ces faveurs à la sollicitude des Russes, des Autrichiens et autres, son cœur se partage entre son pays et ses protecteurs.

On prétend qu'il a constamment refusé de participer avec ses camarades à la dépouille du pays; qu'il se contente de sa place de ministre, de son titre de grand ban, et laisse faire les autres. Nous ne savons pas jusqu'à quel point cela peut être exact.

De tous les boyards, de tous les ministres, surtout du prince Stirbey, il n'en est aucun qui, par les différentes phases de sa personne, soit aussi susceptible de comparaison avec tous les personnages ridicules des comédies et des romans comiques, que notre bon vieillard Baliano! on prétend que la banane a le parfum de tout fruit auquel on pense: Baliano, sur ce point, ressemble beaucoup à la banane d'Égypte; en le regardant, on peut voir en lui tous les héros immortels de Molière.

Le prince Stirbey est sans pitié pour lui, il fait de lui son ministre pour la seule raison qu'il est accommodant et incapable d'inspirer de la jalou-

sie pour les abus qu'on fait des fonds publics ; il se sert donc de lui comme les Turcs se servent des eunuques pour leur harem, parce qu'ils ne sont pas à craindre : c'est là tout le mérite de ce ministre.

Il fut un moment où Baliano se mit à murmurer contre son pacha. On prétend qu'il refusa de signer l'adresse du Divan *ad hoc* au prince Stirbey. Mais ce dernier donna à Baliano le titre de ban, et lui envoya à la maison l'adresse en question pour la signer. Baliano signa et devint prudent.

Ce Baliano commença sa carrière par être militaire ; peu à peu il devint ministre de la justice, où il est tout aussi déplacé qu'au front d'un régiment.

Il regarderait comme un crime tout changement apporté dans le statut organique de la Principauté, à moins qu'un tel changement ne fût favorable à la classe boyaresque et au préjudice du peuple ; mais, nous l'avons déjà dit, il est accommodant avant tout : qu'on lui donne une nouvelle faveur, il adhérera à beaucoup de choses.

L'EX-PRINCE A. GHIKA.

Nommé par l'influence des Russes prince régnant de Valachie, il fut destitué sur la demande de cette même puissance, pour avoir comprimé,

dit-on, une insurrection bulgare qui devait éclater à Braïla. Ce prince marcha sur les traces de son frère, mais avec moins de résolution et de volonté. On lui doit la création des écoles primaires dans tous les villages de la Valachie¹. De tous les princes qu'a eus la Valachie depuis 1834, c'est le seul qui sut se contenter de sa liste civile, sans se rendre coupable personnellement d'avoir détourné les deniers publics. Malheureusement, ce qu'il refuse à sa personne, il ne sut pas le refuser à son frère Michel et à son ministre, Constantin Cantacuzène. Sa tendresse pour ce frère ternit la pureté de son règne. Toutes les fois qu'on eut quelque chose de mauvais à lui reprocher, il le dut à son frère.

A. Ghika ne manque ni d'honnêteté de caractère, ni de patriotisme, deux choses qui, dans tout autre pays, ne sont que le devoir, et en Valachie sont considérées comme des vertus. Mais suffit-il d'être rigoureux pour sa personne, quand on gouverne un peuple, au sujet des abus, sans l'être à l'égard des autres?

Le fils d'un grand boyard, étant procureur au tribunal civil de Bucharest, détourna des sommes publiques, ayant pour complice un autre employé, le fils d'un petit boyard. Ils sont accusés, jugés et condamnés par une cour de justice, dont tous les membres étaient de grands boyards. Toutefois,

¹ Ces écoles furent abolies par Bibesco pour faire plaisir aux Russes.

l'arrêt de la cour, tout en condamnant les accusés, faisait appel aux sentiments généreux du prince en faveur du fils d'un grand boyard. Le prince A. Ghika approuva la condamnation du fils du petit boyard; quant à l'autre, non-seulement il lui fit grâce, mais il le nomma le lendemain procureur au tribunal criminel de Bucharest. C'est ainsi que se donne la justice dans ces pays.

La doléance que les boyards adressèrent à la Porte, dans l'année de la destitution du prince A. Ghika, faisait mention d'une foule d'abus, commis à l'insu du prince. La passion y avait une grande part. Cependant, sous le rapport de vénalité, tout était vrai : les signataires de cette doléance étaient les principaux auteurs des abus et des vols y mentionnés. Le prince A. Ghika avait beau jeu. Après une telle plainte, il n'avait qu'à ordonner une enquête, et à condamner honteusement les faux défenseurs de la probité. Craignit-il de compromettre son frère ? Nous ne le savons pas ; mais, ce que nous savons, c'est qu'il ne fit rien.

Le prince A. Ghika fut invité par le peuple à se porter candidat, soit comme caïmacan, soit comme futur prince de la Valachie.

Il y a quelques années que le prince A. Ghika n'avait pas toutes les sympathies des Valaques ; mais cela ne prouve rien : on oublie toujours le mal passé pour le mal présent. Le prince Bibesco,

et depuis, Stirbey, ont fait regretter le gouvernement du prince A. Ghika. D'ailleurs, si un peuple oublie vite ceux qui lui ont fait du bien, il pardonne aussi facilement à ceux qui lui ont fait du mal. L'intérêt personnel des uns, le mécontentement des autres, du gouvernement actuel, contribuent toujours à agrandir un parti politique.

Mais laissons de côté le peuple et ses fantaisies, les hommes d'intérêt et les mécontents, voyons le prince A. Ghika : a-t-il bien réfléchi avant de se présenter comme candidat ? Nous croyons que non.

Et voici pourquoi :

Il a les sympathies du peuple, parce qu'il lui a promis d'être pour la réunion des Principautés et favorable à toutes les améliorations possibles.

Il a les sympathies des Turcs, parce que les Turcs le croient dévoué à leur politique. Mais la Porte est contre la réunion des Principautés, et les Roumains veulent cette réunion. Le prince A. Ghika se trouverait bientôt entre l'enclume et le marteau. S'il se décide à mettre à exécution les pensées qu'il exprimait au peuple avant sa nomination, il lui faudrait se brouiller avec l'Autriche et le ministre turc, et renoncer peut-être d'être reconnu par la Porte en cas qu'il fût élu prince régnant de Valachie ; si, au contraire, il se laisse conduire aveuglément par l'influence étrangère s'il se prononce contre la réunion et s'il s'efforce de

comprimer toute espèce de manifestation des vœux des populations il se verrait abandonné par tous les hommes de cœur et de caractère; il se ferait détester et perdrait toute chance d'être élu prince régnant par ce même peuple, qui aurait à lui reprocher d'avoir violé ses promesses, et il ne ferait que faire regretter le gouvernement du prince Stirbey, la pire des choses. Toutefois, la Porte vient de nommer l'ex-prince Ghika comme caïmacan de la Valachie.

Sa nomination a dû faire plaisir aux Valaques : d'abord parce que c'est un homme d'un caractère intègre; puis parce que sur la liste des candidats parmi lesquels on devait choisir le caïmacan, on lisait les noms de quelques hommes détestés et méprisables sous plus d'un rapport.

Nous ne voulons faire le prophète, mais nous craignons beaucoup que le prince A. Ghika ne soit usé plus tôt qu'on ne le pense; nous craignons que la première chose qu'il fasse ne soit de se prononcer contre la réunion et de persister en même temps à maintenir l'esprit du régime phanariote, ainsi que les hommes qui, par une conduite éhontée, se sont déjà rendus odieux à la nation. Une telle conduite ne ferait qu'ouvrir le chemin de Stirbey aux Principautés, tout en flétrissant les lauriers d'Alexandre Ghika, qui valent beaucoup mieux toujours que la place de caïmacan.

LE BAN CONSTANTIN GHKA.

Les Ghika, sinon tous, mais une partie, sont descendants d'une famille albanaise ou tzintzare de la Macédoine. Cette famille est venue en Valachie du temps du grand Kuprili. Ce fier vizir voyant que la Valachie était devenue un foyer de troubles et de révolutions, et voulant mettre un terme à ces inconvénients, au lieu de suivre les conseils de la sagesse, d'examiner de les causes de ces révolutions et de les extirper, se laissa entraîner par sa colère, et résolut de faire des Principautés deux pachaliks. Pour cette fin il envoie Aali-Pacha avec une grande armée et des colons turcs s'emparer de la Valachie et la réduire en esclavage. Un boyard valaque, Constantin le Postchnik, le Cincinnatus de la Valachie, craignant l'exécution d'un pareil ordre, qui aurait occasionné des massacres et des maux infinis, alla trouver le grand-vizir, et le conjura de suspendre cet arrêt. Ce boyard avait su, par ses grandes vertus, s'attirer l'amour de tous les Valaques et même des Turcs ; le vizir lui-même avait une profonde estime pour son vieil ami : à ses prières, aux raisons qu'il fit comprendre au vizir, Kuprili suspendit son pre-

mier ordre ; mais il mit pour condition au vieux boyard valaque d'accepter la place de voévode de Valachie. Celui-ci ne voulant pas l'accepter pour lui, promit au vizir de lui trouver un autre plus jeune et plus habile que lui. L'Albanais Ghika, qui se trouvait au service de la Porte, sachant ce qui s'était passé entre le vizir et le boyard, alla trouver ce dernier, et le pria de le recommander au vizir, afin qu'il fût nommé voévode de Valachie, et il s'engagerait par écrit en main de ce boyard de le reconnaître comme son propre père, et de ne jamais suivre que ses conseils. Le boyard Constantin accepta cette proposition, et le fit nommer prince de Valachie. Une fois prince, il viola son engagement vis-à-vis de son protecteur. Étant parti pour l'armée, il avait laissé les rênes du gouvernement entre les mains de sa femme et de deux boyards : ces derniers, jaloux de la tutelle qu'exerçait sur leur prince le vieux boyard Constantin, s'entendirent avec la princesse pour perdre leur ennemi. Celle-ci écrivit à son mari que Constantin avait attenté à son honneur : le prince Ghika donna l'ordre qu'on tuât son protecteur. Puis il reconnut l'innocence de son ami ; mais il était déjà mort. Telle est l'origine des Ghika des Principautés ; il est possible que d'autres Albanais de ce nom soient venus depuis en Valachie et en Moldavie.

Constantin Ghika, surnommé Tingirika, est le premier fils des premiers princes valaques qui vinrent après les phanariotes ; il n'a pas beaucoup d'instruction et laisse beaucoup à désirer sous le rapport de ses moyens intellectuels. C'est une chose bien étrange que la nature humaine ! capricieuse elle prodigue ses faveurs et les défauts au hasard ; mais elle tient toujours compte des injustices qu'elle a faites ; quand elle n'a pas été favorable à un homme sous un rapport, elle a été prodigue sous un autre, comme pour dédommager l'homme de ce qu'elle n'a pas voulu lui donner.

C. Ghika, nous le répétons, n'a pas volé tous les esprits qu'il a rencontrés dans sa vie ; mais il n'a pas volé non plus les fonds publics, selon l'habitude des boyards. Il a beaucoup de bonne volonté, d'amour pour son pays, d'indépendance de caractère, de justice et d'abnégation. Il marche sur les traces de son père sans s'en douter.

Parmi tous les ministres et les boyards qui ont honteusement signé l'adresse de remerciement au prince Stirbey, c'est le seul qui ait osé refuser un acte si odieusement faux.

JEAN HÉLIADÉ.

Jean Héliade n'est pas un homme politique, c'est un titre qu'il s'est donné lui-même dans son His-

toire de la régénération roumaine. Quelques écrivains étrangers, voulant traiter la question moldo-valaque, consultèrent son ouvrage ; ils y trouvèrent la biographie d'Héliade substituée à la place de l'histoire de la Roumanie, et, dans leur complète ignorance des choses de ce pays, ils prirent Héliade pour la Roumanie. Voici comment Héliade est devenu homme politique. Les lettres anoblissent, a-t-on dit : aussi Héliade, tourmenté par l'idée d'être le fils d'un brave et honnête épiciier, Fîrgariot¹, cherche à faire oublier son origine, en s'adonnant à l'étude des belles-lettres. Nous ne pouvons pas comprendre pourquoi on serait honteux d'être d'une humble origine : une naissance modeste n'exclut guère ni l'honnêteté, ni le talent. Napoléon disait : « Si Corneille vivait, je lui donnerais le titre de prince. » Il n'y a que plus de mérite pour un homme qui, n'ayant pas une position dans le monde, sait s'en créer une. Il se donna à l'étude des belles-lettres, du grec surtout, et devint à son tour maître de langues. Protégé par quelques vieux boyards, il devint rédacteur d'une feuille périodique valaque. Mais à travers le parfum des roses dont les muses grecques tressèrent sa couronne de littérateur et de grand poète, il croyait sentir l'odeur des épices, pure imagination de sa vanité ! C'est alors qu'il

¹ Voir les vers de J. Vacaresco.

renonça à son nom et prit le nom d'Héliade qui, selon lui, veut dire fils du soleil. L'ancienneté de cet astre était trop connue pour qu'il restât encore du doute sur sa noblesse : aussi de fils d'épicier il devint fils du soleil. Une fois annobli de la sorte, il voulut se faire une fortune, mais en ce temps-là, en Valachie, c'était une chose difficile que de devenir riche ; la littérature n'en offrait pas le moyen : elle était à cet état de choses qui décourageait le poète Gringoire, lorsqu'il confondit le poète avec le montreur d'ours.

Désespérant de pouvoir arriver jamais à la porte du temple de la richesse, il se mit à chanter pour s'en consoler : il chanta peut-être les charmes, les grâces délicieuses des femmes roumaines ? Non, il chanta les soldats russes et les cosaques.

Et voici comme il chanta :

VERS ADRESSÉS A L'ARMÉE RUSSE APRÈS LA CAMPAGNE
DE 1829.

La Croix brille encore sur ce sol chéri, qui fut jadis le sien, le croissant, humilié, est près de sa tombe. Le chrétien peut vivre encore dans son pays natal. Ismaïl s'enfuit lâchement dans les déserts de l'Arabie. Peuples attristés, humiliés, vous allez reconquérir vos droits qu'on vous avait ravis depuis longtemps !

Ils ont cessé de vivre ; mais de leur sang ils ont imprimé sur le sol leur auguste gloire ! Les cendres des martyrs sont restées en ces lieux ; mais ils ont laissé en héritage à la Russie la gloire. C'est là la seule fortune que le soldat peut laisser après lui, et c'est là la consolation qu'ils ont éprouvée de leur vivant.

Le mont Hémus semble baisser ses fronts, qui se redressaient avec fierté dans les nuages. Il écoute, humilié, la voix de ses nouveaux maîtres : tout obstacle cesse d'exister ; ses flancs se creusent ; Dieu avance, et les élus viennent après lui. Ennemis, que l'épouvante, la désolation tombent dans vos rangs !

Le mont a vu, à ses pieds, foudroyée la fierté des tyrans ! Il les vit trembler les armées des Musulmans, qu'il avait vues menaçantes autrefois ; la Croix, comme la foudre, vole, brille : elle est plantée là. Le monde regarde ; les fils d'Aghare prennent la fuite.

.

Une armée chrétienne s'est levée une fois pour défendre la chrétienté du joug musulman ; maintenant les armées de la Russie viennent tomber comme les orages dans les plaines de la Turquie ; elles ont vaincu et demandent des libertés pour les chrétiens, et veulent abaisser l'orgueil des inhumains. Peuples ! appréciez ces succès ! Toi, sanglante Grèce ! Roumanie et Serbie guerrières, votre exemple m'anime !

Pour qui réservez-vous ces villes et ces temples bâtis par des ancêtres ? Que leurs tours soient écroulées ! que le croissant qu'elles portent soit foudroyé ! La croix a

pris la place du croissant! Les portes du Bosphore sont fermées à la voix qui vient du Nord! elles s'ouvrent et obéissent... Le pavillon de l'Europe flotte maintenant libre, fend l'onde, et porte le nom éternel du très-brave empereur de Russie!.....

C'est ainsi qu'il chanta.

Dans son ouvrage, *De la Régénération roumaine*, l'auteur dit qu'il a fait ces vers pour pouvoir mêler quelques lettres latines aux lettres slaves. « Héliade, dit-il lui-même, chanta la victoire de la campagne russe. » Mais il publia ces vers en caractère demi-latin. Et puis il ajouta : « Ce fut son premier point de départ pour étudier la politique des Russes. » (V. Héliade, *Histoire de la Régénération*, préface VII, 5.)

La troisième raison qu'il donne n'est que plus comique : « Le silence d'Héliade était presque considéré comme un crime. Poussé par tant d'observations, Héliade se vit forcé d'atteler des rimes au char de triomphe des Russes. (*Histoire de la Régénération*, préf. XII.)

Entendons-nous sur ces points.

D'abord, nous nions le fait. Cette ode fut publiée avec toutes les lettres slaves, tel que le prouve cette publication. (V. les Poésies d'Héliade, imprimées vers cette époque-là.) Mais supposons, pour lui faire plaisir, que cela fut ainsi; adresser une ode aux Russes et maudire les Turcs, pour

pouvoir mêler aux lettres slaves quelques lettres latines, cela ne fait pas l'affaire des Turcs : qu'ils soient blasphémés dans un écrit avec des lettres slaves ou latines, cela leur est égal.

Ce fut son premier point de départ pour étudier la politique des Russes, que de leur adresser des louanges. C'est une pure distraction de poète : nous croyons qu'il a voulu dire autre chose. D'ailleurs, il s'avoue un rôle que je ne souhaite pas à l'auteur, puis le moyen n'en est qu'une dérision.

Et puis, « poussé par tant d'observations, Héliade se vit forcé, etc. »

Cela n'est pas comme le poète le pense. C'est se mettre au niveau d'une célébrité, et le poète ne l'était pas encore ; les Russes, qui avaient déjà *foudroyé le croissant*, et par conséquent détruit toute une armée ottomane, pouvaient-ils craindre Héliade tout seul, plus que tous les Turcs ensemble ? D'ailleurs, s'il écrivit cette ode contre sa conviction, elle lui fut inspirée par la peur. C'est un bien mauvais principe qu'il met en avant, car, suivant ce raisonnement, on arrive à une conclusion bien désolante.

Mais mes raisons prouvent justement qu'Héliade connaissait que les Russes n'étaient pas des amis. Pourquoi donc accepta-t-il des bienfaits du général Kisselef ? Est-ce encore pour pouvoir écrire avec des lettres latines ? étudier la politique russe ?

ou fut-il forcé de les accepter, sous peine d'être condamné à mort ?

Héliade eut le monopole d'une imprimerie valaque et la faveur d'imprimer le Bulletin et tous les actes du gouvernement. Lorsque les Russes évacuèrent le pays, il chanta le prince A. Ghika¹ ; puis le prince Bibesco² et toutes ses filles ; puis il se mit à chanter un prestidigitateur nommé Rodolphe³ ; puis, n'ayant plus personne à chanter, il se chanta lui-même⁴.

En 1848, un membre d'un comité révolutionnaire proposa d'admettre Héliade dans ce comité ; les autres membres s'y opposèrent : toutefois, il y fut reçu d'après l'insistance de M. Tell.

Pendant les trois mois de gouvernement révolutionnaire, la bourgeoisie et la jeunesse, voulant

¹ La Poésie. Voyez le *Courrier valaque* :

J'aime à chanter les princes et leur règne.

² Voyez le *Courrier valaque* du 20 décembre 1843 : Ode en l'honneur du prince Bibesco.

³ Ode à Rodolphe. Voyez le *Courrier valaque*.

⁴ Il composa un chant dans le style populaire, et qu'il envoya en Valachie. Le sujet est celui-ci : Héliade, après la révolution de Valachie, part pour Constantinople ; il est présenté devant le Sultan, qui lui dit : « Seigneur Héliade, pourquoi as-tu troublé mon pays ? Depuis les montagnes jusqu'au Danube, tout le pays est en révolte ! » Alors on fait signe au bourreau de lui trancher la tête. Mais Héliade découvre sa poitrine et laisse voir sept cachets ; le bourreau tombe la face contre terre. Le Sultan devient pâle et tremblant, et lui dit : « Viens, mon fils, etc. » L'auteur lui-même s'est chargé de donner l'explication de ces cachets ; il dit qu'il y a en Valachie cette superstition, qui attribue sept qualités aux grands hommes et prophètes envoyés par Dieu pour changer la face du monde.

combattre le principe oligarchique des boyards dans le gouvernement et ailleurs, se servirent d'Héliade en lui prodiguant plus d'éloges qu'à ses nombreux camarades. Mais ce pauvre homme n'avait rien compris à la chose, et il fut assez simple pour prendre les complaisances de la jeunesse pour un vrai tribut de reconnaissance dû à ses hauts mérites : il se crut réellement un grand homme. Mais avec la révolution la comédie devait finir, et l'instrument dut se briser n'étant plus nécessaire, d'autant plus qu'il n'avait été nullement utile. Héliade, avons-nous dit, n'a pas compris le rôle qu'on lui fit jouer, et, à l'heure qu'il est, il se croit toujours un grand personnage, comme un acteur qui, jouant sur un théâtre le rôle d'un roi, persisterait, le lendemain de la représentation, à porter le costume de roi.

Ne se voyant plus estimé qu'à la juste valeur de ce qu'il avait été, non-seulement il se croit malheureux, mais il est devenu enragé. Il ne sait pas à qui s'en prendre ; il attaque tout le monde : la Russie, l'Autriche, le despotisme, la révolution et les révolutionnaires ; mais c'est surtout sur les pauvres exilés valaques qu'il verse son venin de préférence, vu qu'ils sont dans le malheur ¹.

¹ Il n'est pas un seul étranger de distinction auquel il n'a déjà présenté un mémoire, dans lequel il accuse ses compatriotes émigrés d'émissaires russes. Mais c'est surtout contre un certain Mavros et ses

Lorsque la guerre a éclaté sur le Danube, il quitta l'île de Chio, où il s'était exilé de lui-même, pour avoir un titre de prendre une pension de la Porte, et alla avec les Turcs vers le Danube, en qualité d'ami de la Turquie. Mais comme cette amitié était payée, il se mit à faire toutes sortes d'intrigues pour faire chasser ses compatriotes, qui étaient venus aussi à Schumla prendre du service dans l'armée. Il réussit. Après quoi il fut accusé par ses ennemis d'avoir présenté un mémoire à la Porte, dans lequel il demandait aux Turcs de faire des deux Principautés un pachalik, et que la Porte, indignée de cet acte, le fit chasser du camp turc. Nous ne pouvons pas garantir la vérité de ce fait.

Héliade est un homme déjà âgé, petit de taille, figure intelligente, malgré sa laideur. Toutefois, il aime qu'on lui dise qu'il est d'une noble origine et qu'il est beau. Ces deux qualités lui ayant été niées par M. Elias R., dans son ouvrage sur les Principautés, il fit répondre, par un de ses séides, qu'il avait ces deux qualités. Il a la manie des uniformes et cette passion, chez lui, est tout aussi forte qu'elle l'est chez Soulouque ou Faustin I^{er}. En 1840, on l'avait vu mettre un pantalon de satin

parents qu'il semble encore plus irrité. Aussi il ne saurait écrire deux mots sans parler de ce Mavros : c'est le cauchemar vivant de sa vie, c'est l'imagination de sa maladie.

blanc et de longs bas de soie, et marcher ainsi dans les rues. En 1848, du temps de la révolution, il adopta le manteau blanc doublé de pourpre. Depuis 1853, qu'il accompagna Omer Pacha à Shumla, il porte l'uniforme de chef de cavas turc.

Il ne manque pas d'intelligence, mais son intelligence brille de préférence dans les intrigues de mauvais goût. Il a l'esprit très-susceptible de tomber dans la confusion des théories, et ces théories sont de celles qui lui sont propres à lui seul. Nous en donnons un exemple.

Fourier prétend, dit-il, que les eaux de la mer deviendront douces lorsque son système sera mis en pratique. Héliade trouve que Fourier a raison, et voici comment il explique la chose : Il est connu de tout le monde, dit-il, que par la culture d'un terrain marécageux on parvient à purifier l'air et à faire de ce terrain un jardin délicieux ; cela prouve qu'en cultivant les côtes des mers on aurait pour résultat que les eaux de la mer seront adoucies, que cela est très-facile, mais qu'il est une autre question plus grave à laquelle Fourier n'a jamais pensé : que deviendra le poisson de la mer habitué à vivre dans l'eau salée ? Héliade a trouvé un moyen : mais il ne veut pas le dire encore ; il garde son invention pour les jours où les eaux de la mer s'adouciront, afin de consoler les marchands et les amateurs de turbot.

JEAN MANO.

Jean Mano est d'origine phanariote.

On est étonné de voir tant de familles du Phanar jouissant à bon marché dans les deux Principautés du droit de nationalité, de tant de privilèges et de fortunes acquises.... Dieu seul sait comment. Toutes les familles de boyards roumains de race latine qui s'illustrèrent jadis sur le champ de bataille contre les Turcs, les Hongrois, les Polonais, les Tatares, ont disparu totalement de la scène politique ; ce que les armes de tant de peuples puissants n'ont pu obtenir, les intrigues des phanariotes l'ont emporté : toutes ces familles ont dû succomber et disparaître vers le seizième siècle ; leurs noms ne sont plus connus que dans les vieilles ballades populaires. Les descendants de ces familles sont réduits à la misère et à la complète ignorance.

Les familles qui fournissent actuellement des princes, des ministres et d'autres dignitaires, forment une nouvelle pépinière d'hommes élevés aux idées de l'école des phanariotes, et se composent de rejetons de l'aristocratie du Phanar, des Tatares, des Bulgares, des Grecs de la Roumélie, des Turcomérites, des Cigaines et des Roumains parve-

nus. On les reconnaît tous d'après leurs noms, et lorsque leurs véritables noms sont remplacés par des noms Roumains, alors c'est l'expression de la physionomie; c'est le type qui dénonce la nationalité à laquelle appartient l'individu. Il y a aussi quelques familles, les plus anciennes parmi les autres, mais qui elles-mêmes ne sont connues que depuis cent cinquante ans.

Outre cela, il y a des noms qui conservent encore toute la fraîcheur d'une date récente, et répandent encore le parfum des cyprès, du phanar et de tatavola; des boyards de ces pays qui ne savent ni lire ni écrire la langue du pays dont ils se disent les fils, où ils acquièrent des biens et où ils reçoivent des places importantes.

Jean Mano n'est pas tout à fait de ceux de cette dernière catégorie. Sous tous les princes, sous toutes les influences, de tous les temps, il est toujours placé. Pour lui, le gouvernement qui arrive le dernier a toujours raison, et ceux qui ne sont plus n'ont jamais tort. Protégé, poussé par les Russes, il est resté reconnaissant, au moins de cœur, à ses bienfaiteurs. Il est bon travailleur, actif, intelligent, même dans un certain cercle d'idées, mais sans connaissances. On assure que le jour où il embrassa la carrière politique il était pauvre comme Job, et malgré que la place la plus brillante qu'il pût occuper ne pouvait lui rapporter que huit cents francs

par mois d'appointements, il est parvenu à se faire une grande fortune. Aujourd'hui il est ministre de Stirbey. Si la politique de la Sublime Porte et des nouveaux protecteurs (chose qu'il m'est impossible de croire) consiste à maintenir l'ancien système de gouvernement dans ces pays que les Russes avaient maintenu, on ne pourrait faire un meilleur choix que de M. Jean Mano pour tout ce à quoi on voudrait le désigner.

« et ce cœur précieux
 « Que tu cherche entre mille, afin qu'il fût plus tendre,
 « Est pourtant à tes pieds tout prêt à te comprendre. »

DÉMÉTRIUS IONIDES.

C'est un homme qui sert de type, étant unique de son espèce. Il est le seul, depuis la mise en vigueur du règlement organique, qui, déposant la livrée de valet de chambre de Georges Filippesco, soit arrivé à une position éminente. Nous regrettons toutefois que son esprit et son cœur n'aient pas subi la même amélioration que sa position sociale. Il ressemble en cela beaucoup au loup qui dépose ses poils, sans changer son naturel; il ne peut pas se consoler en disant à son maître comme Ruy-Blas :

« J'ai l'habit d'un valet, mais vous en avez l'âme. »

Lui aussi est parvenu à se faire une fortune considérable.

Ionidès se fit appuyer par le consul général de Russie, auquel il vendait les secrets du gouvernement valaque. Il fut imposé au gouvernement de ces pays par tous les consuls de la Russie. Pendant la guerre, les Turcs le chassèrent hors du pays comme aventurier étranger, et comme accusé d'avoir pris part à la formation de la légion gréco-slave. Mais il est rentré depuis, grâce à la sollicitude d'une autre puissance que la Russie, toute disposée à le prendre à son service ; il ne serait pas étonnant que, soutenu encore comme par le passé, on le vît un jour dans le Divan *ad hoc*.

GEORGES STIRBEY.

C'est le fils du prince Stirbey, l'héritier en perspective de la couronne de la future vice-royauté roumaine. Les grandes dames de Bucharest le trouvent joli garçon et en sont folles. Ces dames lui ont tressé, des charmes de leur beauté, de leur esprit, de leur cœur, une couronne qu'elles ont laissé tomber à ses pieds. Mais le jeune prince l'a foulée dédaigneusement. Sa vertu est plus grande que celle de Joseph de la Bible ; celui-là n'a eu à se défendre que contre les agaceries

d'une seule femme, et Dieu sait encore si cette femme-là était belle , dans un climat comme celui d'Égypte, où les femmes sont ordinairement si laides ! mais se défendre contre les charmes de toutes les belles naïades de Cismedji, c'est là de la vertu ! Il est vrai que ces femmes, voulant se venger , prétendent que si le jeune prince devient vice-roi de la Roumanie, sa dynastie finirait avec lui ; mais comment peut-on le savoir ?

Il a fait ses études à Paris. Tout jeune il promettait beaucoup ; mais autres temps, autres mœurs. Son talent pour la danse l'emporte sur toutes ses autres qualités : en le voyant valser, on est tenté de dire que tout son esprit s'est concentré dans ses jambes.

Il fut nommé ministre de la guerre ou spatar ; ses débuts ne furent pas trop encourageants.

Le patriarche grec de Constantinople lui en veut beaucoup pour une somme de trois mille ducats qu'il a été forcé de placer chez lui sans intérêts, et qui ne lui a pas encore été remboursée.

JEAN FLORESCO.

Le fils d'un boyard de ce nom. C'est un joli garçon, mais pauvre, comme cela arrive souvent à ces êtres privilégiés par la nature. L'amour, tou-

tefois, le prit sous sa protection et l'enrichit, en lui faisant épouser une fille du prince Bibesco.

Jules César était, dit-on, un dandy de son époque. Les soins qu'il donnait à sa toilette étaient poussés à l'excès; les paroles qu'il adressait aux femmes étaient séduisantes; son esprit était brillant de frivolité; mais ce même homme, dans une réunion publique, devenait grave et sérieux, sur le champ de bataille devenait un héros. Jean Floresco est le chef de toute l'armée valaque; il imite César et le surpasse en fait d'élégance, mais rien qu'en fait d'élégance.

Il ne sera jamais un grand général; mais, sous un bon gouvernement, il pourra être un honnête employé.

CONSTANTIN SOUTZO ET SOUTZAKY.

Ces deux personnages sont Grecs du Phanar. Mais le Phanar les oublie, la Grèce les renie: les Valaques les détestent et leur donnent une patrie. Le premier, plus positif, plus mathématicien, est devenu riche par le commerce; le second, vivant plutôt d'idées, d'utopies, d'intrigues politiques, est resté pauvre et réduit à la vie de parasite. Ce dernier avait pris en mariage la fille d'un Ghika. Tous les deux, soutenus par le consul russe, avaient occupé des places importantes; mais, mal-

gré la haute protection des Russes, ils n'ont jamais pu jouir de tous les privilèges des Valaques.

C. Soutzo, à l'occasion des élections princières, qui suivirent la chute d'Alexandre Ghika, demanda à l'assemblée générale la faveur d'être inscrit parmi les candidats des princes, comme boyard valaque. La chambre déclara qu'il ne pouvait pas jouir de ce droit, n'étant pas Valaque. Un député saisit cette occasion pour lui faire des reproches de ce qu'il donnait à ses enfants une éducation anti-valaque. Il faut toutefois lui tenir compte de la manière noble dont il se venge de ses compatriotes grecs qui l'ont renié. Qui le dirait ? Il aime la Grèce : il n'y a pas de sacrifice pécuniaire qu'il ne soit capable de faire pour sa nation. Il est mêlé, ainsi que Soutzaky, dans toutes les conspirations gréco-russes qui se forment de temps en temps dans ces pays. C'est sur leur instigation qu'on vit se former à Bucharest la légion gréco-slave.

Le second, chassé de la Valachie par le prince Stirbey, alla à Paris, se présenta à la cour comme boyard valaque, et ne cessa un seul instant de plaider la cause des Valaques, mais à sa manière, selon ses vues et ses principes.

Tous les deux sont des hommes intelligents. Le second se distingue par un esprit vif et facile, et souvent original. Depuis l'an 1848, jusqu'au moment de la dernière occupation des Principautés

par les Russes, il fit toujours semblant d'être sourd, mais depuis l'ouïe lui est revenue.

C. Soutzo se ressent encore plus de l'école phanariote; il a pour maxime politique : « Se faire petit pour être grand. » Il pense que ce n'est qu'à cette condition qu'on peut se faire aimer par ses semblables, quand on ne peut inspirer autrement de l'intérêt. On voit que l'élève du Phanar n'a pas une très-bonne opinion pour les hommes. Quels que soient les torts de l'humanité, elle n'est pas aussi méprisable qu'on la croit. C. Soutzo, voulant être conséquent à ce principe, s'incline et se prosterne devant toutes ses connaissances; mais, en se faisant petit de la sorte pour devenir grand, il est devenu bossu.

ARSAKY.

C'est un docteur-médecin grec ou albanais, enrichi en Valachie par les faveurs du prince Grégoire Ghika. Sous le prince A. Ghika, il fut nommé ministre secrétaire d'état par intérim. Il est toujours mêlé dans les intrigues politiques. C'est la seule chose qu'il puisse encore faire. Il est regardé dans le pays comme un de ces étrangers qui payent d'ingratitude le pays qui leur a donné une position dans le monde. Tous ses vœux sont pour la Grèce.

JEAN VACARESCO.

C'est un grand boyard, poète et homme politique. Dans sa jeunesse deux passions se disputèrent son cœur : l'amour d'une femme et l'amour de sa patrie. Il a souffert pour l'une et pour l'autre. Il avait trempé dans les idées d'un parti de boyards valaques qui voyaient avec douleur le protectorat de la Russie prendre consistance dans ce pays. Dénoncé par un de ses amis pour avoir propagé de pareilles idées, il fut appelé devant le général Kisséleff, et, forcé de s'expliquer sur sa conduite, il répondit de manière à se faire exiler dans une de ses terres.

C'est là qu'il devint amoureux ; l'amour fit de lui un père de famille. Le besoin de vivre, l'ambition et la vanité, ainsi que la sagesse, font toujours partie du convoi d'un mariage ; le poète devint alors plus que modéré. Il attela sa muse au char de la politique russe, jusqu'au moment où le congrès de Paris brisa le protectorat du czar.

On l'accuse d'avoir, pendant le temps qu'il fut juge au Divan, fait des abus :

« Il pourrait se vanter dans des pensers sinistres
« D'avoir pour compagnons un prince et des ministres. »

JEAN BIBESCO.

Frère du prince Stirbey, personnage ridicule : la vanité domine toutes ses actions. Il ne brille que par les diamants dont il se pare. Prodigue et rapace, il dépouille les autres pour le plaisir de dépenser. Il est léger, inconséquent, sans principes et sans mœurs, susceptible des viles flatteries, atteint d'une certaine folie ; parlant et raisonnant comme le bourgeois gentilhomme de Molière. Il a un de ces naturels sur lesquels l'instruction ne peut rien faire ; aussi son ignorance est de force à faire rougir ses intendants. On raconte que, se trouvant à Paris, il se fit présenter chez un de nos ministres. On lui demanda des renseignements sur certains points de l'organisation des Principautés.

— Quels sont les rapports des propriétaires avec les cultivateurs chez vous ? demanda le ministre.

— Je vous dirai, Excellence, répondit-il, que je suis très-riche en propriétés territoriales ; mais je ne me suis jamais donné la peine de m'occuper des affaires concernant mes paysans ; nous autres, grands seigneurs, nous laissons ce soin à nos intendants.

— Mais enfin vous me dites que vous avez été

ministre d'État ; c'est comme ministre et non point comme grand seigneur que je vous demandais cela. Enfin, quelles sont les attributions d'un ministre chez vous ?

— Je signe les papiers qu'on me présente ; c'est à mes employés à savoir ce qu'ils contiennent.

Le ministre français, par un sentiment de délicatesse, changea alors la conversation.

Jean Bibesco ne vit et ne respire que pour aimer : il est toujours amoureux d'une femme qui ne l'aime pas.

Les Bibesco sont quatre frères, comme on dirait les quatre frères Aimon, mais dans un autre genre. Le premier et le second ont déjà été princes régnants ; le troisième (celui dont nous parlons) veut l'être aussi à son tour : il ne le cache pas. Après celui-ci viendra le quatrième frère, qui se trouve dans une maison de fous.

JEAN OTÉTÉLÉCHAN.

C'est un Valaque de la Petite-Valachie.

La vanité, la fatuité, sont encore les défauts qui nuisent le moins à son caractère.

Un employé valaque ayant donné sa démission, l'ex-prince Bibesco lui avait demandé quel en était le motif : celui-ci lui répondit qu'il ne voulait plus

servir avec des voleurs. — « Avec les loups il faut hurler ! » répond Bibesco.

M. Otétéléchan est un de ceux qui hurlent avec les loups, et plus que les loups eux-mêmes, malgré ses airs indépendants et quoique sa fortune soit déjà faite par le jeu de cartes. Mais il paraît que la soif de l'or s'irrite par l'or même :

« Crescit amor nummi, quantum pecunia crescit. »

JUVÉNAL.

Il est rusé sans avoir de l'esprit. Son cœur est fermé à tout sentiment élevé, à toute pensée généreuse ; il a répudié sa femme qui l'aimait, avec laquelle il avait passé vingt-cinq ans, pour la seule raison qu'elle était stérile ; il en a épousé une autre dans l'espoir d'avoir un héritier. Il a voulu imiter quelques grands hommes dont parle l'histoire. Mais alors M. Jozan, notre grand médecin, n'existait pas avec ses cures miraculeuses. Un voyage à Paris aurait produit le résultat désiré, sans qu'il ait eu besoin de changer de femme.

Il occupa des places éminentes sous les deux hospodars Bibesco et Stirbey. Tous les deux lui sont redevables de remerciements de la nature de ceux qu'on ne peut pas dire sans offenser leur amour-propre.

On prétend que dans un bain public et dans une maison de jeu les hommes, quelle que soit la

position qu'ils occupent dans le monde, deviennent égaux : dans un bain, parce qu'en y entrant on dépose ses habits à la porte ; dans une maison publique, parce qu'en y pénétrant on laisse à la porte tout sentiment d'honneur. M. Otétélechan, qui traîne avec lui ses airs d'aristocrate, devant les joueurs devient plus que républicain.

C. HÉRESKO ET BARCANESCO.

Ces deux individus n'ont fait que rêver pendant toute leur vie, comme bonheur suprême, l'un la place de chef de l'armée, l'autre celle de préfet de police. Les vœux du premier se sont accomplis du temps de l'occupation russe ; le second a été moins heureux. Héresco a servi dans l'armée russe comme simple lieutenant ; il fut imposé au pays par ses chers protecteurs ; il est parvenu à se faire une assez belle fortune. Barcanesco, plus riche, prend des airs d'indépendance vis-à-vis de tous les hospodars ; seulement il n'affecte ces airs que du jour où il est persuadé qu'il ne sera pas préfet de police. On prétend qu'il ne désire cette place que pour le plaisir de porter des épaulettes d'or :

« Des vœux que chacun fait, l'espèce et la nature,
« Du poids de son esprit nous donnent la mesure. »

LE PRINCE RÉGNANT GRÉGOIRE GHIKA.

La Moldavie est actuellement le Piémont des Roumains. Tandis que la Valachie, sous le gouvernement inqualifiable du prince Stirbey, rétrograde sous tous les rapports, la Moldavie est en voie de progrès satisfaisants, parce qu'elle a eu le bonheur d'avoir pour prince un honnête homme. Or, cet homme, rompant avec le passé, avec les idées et les hommes de l'école phanariote, a fait remplacer la plupart de ces vieux élèves du Phanar par des jeunes gens Moldaves, dont la plupart ont été élevés dans des sentiments d'amour de la patrie et d'honneur. On pourrait dire que l'ancien régime est tué en Moldavie pour toujours. Cependant qu'on remplace le prince Ghika par Stourdza, par T. Balch, par un vieux boyard enfin, et tout changerait en mal, tout deviendrait pire qu'en Valachie même; parce que ces hommes du passé traînent avec eux une poussière d'hommes vieillis dans les vices de toute espèce, et qui, forcés de s'éloigner du gouvernement, de se cacher dans l'ombre et l'oubli, ne retourneraient sur la scène politique que plus rapaces et avec la soif de venger leurs principes et leur amour-propre humiliés.

Le prince Gr. Ghika remplaça le prince Stourdza

en 1849. Il avait été le candidat du parti des jeunes gens formé par les circonstances du temps. Le prince Gr. Ghika ne manque ni d'intelligence, ni d'instruction; mais ce qui le distinguait surtout, c'est son cœur, sa bonne volonté de faire le bien par amour pour le bien.

Chaque nouveau prince doit se rendre à Constantinople pour recevoir son investiture. A son départ, la Principauté lui donne une gratification de cent mille ducats pour couvrir les dépenses qu'il a pu faire dans cette capitale, sans lui demander compte de la manière dont il a employé cette somme. La Moldavie ayant offert cette somme au prince Ghika, celui-ci ne voulut pas l'accepter, sous prétexte que son pays avait déjà assez de dettes sans cela. Le premier acte de son gouvernement fut de faire rentrer en Moldavie tous les émigrés compromis dans les affaires de 1848. A Jassy, il a sacrifié une partie de sa propre fortune pour des établissements philanthropiques : il a donné sa maison paternelle pour en faire un hospice pour les enfants trouvés, avec une dot de 15,000 ducats. C'est sous son gouvernement qu'on a fondé une maison pour les infirmes à Galatz, une école de théologie et un hôpital au monastère de Niamtzo, un collège dans le bourg Niamtzo. Il a appelé en Moldavie les Roumains les plus savants de la Transylvanie, dont les œuvres scientifiques et littéraires

servent d'autorité, et il leur a confié l'instruction publique, au grand mécontentement de quelques esprits, dont les idées de clocher se joignent à leur incapacité. Il envoya des jeunes gens à Paris pour y faire des études, nomma une commission pour jeter les bases d'un code civil et criminel, réforma le mode pénitentiaire, décréta l'affranchissement des Cigans esclaves en Moldavie, abolit la censure, protesta contre les dispositions prises dans les conférences de Constantinople, qui violaient les privilèges des Principautés sous quelques rapports, et demanda la réunion des deux Principautés sous la suzeraineté de la Porte, avec un prince étranger. Il a doté la chapelle roumaine de Paris, fondée par l'Archimandrite Josophat et Marin Serghièsco.

Ces réformes étaient de nature à plaire aux populations et à mécontenter les boyards du vieux parti phanariote russe et tout ce que vous voudrez. Les ambitieux, les mécontents, les envieux s'unirent au vieux parti et rédigèrent une doléance à la Sublime-Porte contre ces nouvelles réformes. Toutefois ils n'osèrent les frapper catégoriquement ; mais comme toutes ces réformes étaient projetées par le Divan *ad hoc*, ils demandèrent l'abolition de tous les actes de ce Divan, qui avait agi illégalement. Nous faisons imprimer une partie de cet acte, qui pourra donner une idée juste de la nature de cette protestation :

« Au nombre des privilèges et des immu-
 « nités de notre pays, le plus essentiel est celui
 « qui confère à la nation le droit de procéder dans
 « les intérêts intérieurs par ses représentants, qui
 « furent de tout temps et sont encore le haut
 « clergé et les propriétaires fonciers ; privilèges
 « aussi anciens que notre pays, qui fut toujours
 « respecté et qui aujourd'hui seulement est violé
 « par le Divan *ad hoc*, ce Divan dont la composi-
 « tion en Moldavie n'est pas celle qu'avait prévue
 « la convention de Balta-Liman, en y appelant le
 « clergé et les hauts dignitaires¹ : il ne comprend,
 « tout au contraire, que quelques employés de
 « l'administration, qui, en leur qualité de mem-
 « bres du Conseil administratif, projettent des
 « lois, et ensuite, comme membres du Divan
 « *ad hoc*, approuvent ce qu'ils ont projeté. Or,
 « tandis que ce Divan n'a d'autres attributions
 « que celles d'apurer les comptes du trésor et
 « de dresser les budgets annuels, il s'est, depuis
 « un certain temps, arrogé le pouvoir de pro-
 « céder dans les affaires générales du pays en se
 « substituant à la nation ; il a créé de nouvelles
 « corvées et des impositions interdites par la loi
 « organique ; il est même allé jusqu'à rétablir

¹C'est là le secret de la chose : la crainte qu'ont les boyards de perdre leurs privilèges qu'aucune loi de la justice et de la civilisation ne saurait tolérer.

« quelques-unes de celles que le règlement abo-
 « lit à jamais; il a entraîné le trésor à toutes
 « sortes de dépenses inutiles ¹; il adhère à des
 « emprunts considérables à la charge du pays; il
 « attente à ses lois, qui renferment la garantie de
 « trois grandes conditions de la société: l'honneur,
 « la fortune et la vie ²; il brise une à une toutes
 « nos institutions qui s'appuient sur le règlement;
 « c'est ainsi que le Divan a placé le trésor sous le
 « poids d'un déficit énorme, a accumulé des
 « charges onéreuses sur toutes les classes des ha-
 « bitants ³, et a semé l'épouvante au sein de la so-
 « ciété par des dispositions qui la menacent dans
 « ses droits d'avoir des conditions nécessaires à son
 « existence, et surtout dans le droit de propriété
 « consacré par les lois fondamentales du pays.
 « Pour tout dire, à côté des autres souffrances la
 « Moldavie se trouve aussi grevée de dettes sans
 « nécessité indispensable, et sans avoir progressé
 « d'un seul pas dans le domaine des améliora-
 « tions publiques au delà de celles qui existaient

¹ Dépenses inutiles que de faire des institutions publiques dans un pays qui en manque complètement! Les dettes sont contractées par suite de l'occupation russe, les amis des signataires.

² C'est une pure plaisanterie : le Divan *ad hoc* n'a pas été aboli; et cependant la tête de ces signataires reste toujours entre leurs épaules, leur fortune est intacte, et leur honneur n'a eu qu'à gagner, étant éloignés du service.

³ Je voudrais savoir ce que c'est que la charge imposée aux boyards.

« déjà avant que le Divan *ad hoc* se fût substitué
 « à la nation, et lorsque les revenus du pays
 « étaient bien plus restreints qu'ils ne le sont ac-
 « tuellement¹. Sire, la situation est grave. Comme
 « organes du pays, nous serions coupables tant
 « envers lui qu'envers nos descendants et envers
 « la personne sacrée de Votre Majesté Impériale
 « elle-même, si nous gardions plus longtemps
 « le silence, et, puisque nous ne sommes pas
 « écoutés ici, nous nous trouvons dans la né-
 « cessité de recourir à la haute bienveillance de
 « Votre Majesté Impériale, en la suppliant hum-
 « blement de daigner défendre au Divan *ad hoc*
 « l'usurpation d'un caractère qui ne lui appar-
 « tient pas, annuler tous les actes qu'il a faits en
 « dehors de sa compétence² et ordonner que le
 « pays et ses intérêts soient régis par les lois qui
 « existaient avant la création de ce Divan jusqu'au
 « moment où s'accomplira la réforme qui nous a
 « été promise par la convention de Balta-Liman.

.....
 « *Signé* : Sophronius, métropolitain de Mol-
 « davie, Alexandre Maurocordatto, Théodore
 « Balch³, Constantin Catargi, Jean Canta-
 « cuzène, Pierre Rozetti, Alexandre Balch,

¹ Sous le gouvernement du prince Stourdza ? On devient plaisant !

² Ce Divan *ad hoc* avait déjà aboli l'esclavage des Cigans.

³ T. Balch, le candidat futur de la Principauté.

« Charles Krupensky, Georges Darii, Alexan-
 « dre Ghika, N. Milo, Lascar Catargi, Gré-
 « goire Roné, Constantin Rola, Michel Mi-
 « halaky, Alexandre Cantacuzène, le vestiar
 « N. Rosetti, le hetman N. Maurocordatto,
 « Grégoire Krupensky, Iamandi, Grégoire
 « Kodriano, Demétrius Kornea, Const. Karp,
 « Lascar Mihalaky, Gr. Toufesco, Jean Fotea,
 « D. Dano, N. Istraté, C. Voinesco, les colo-
 « nels Michel Cogalnitziano, Jean Krupensky,
 « les agas Georges Hermenzi, Georges Tzi-
 « gara, Michel Stroesco, Mathieu Strat,
 « N. Drosso, A. Sorociano, C. Katargi,
 « C. Polizo, Jean Katziky, Basil Draghitz,
 « Pierre Carp, Jean Istraté, A. Argiropolo,
 « Michel Therkez, Pierre Veïssa, Jean Dra-
 « ghitz, Jean Tourdin, Pierre Cosmiza,
 « Georges Toulbouré, C. Zoë, Elie Her-
 « menzi, Filippe Scorzesco, D. Veïssa, C. Tu-
 « dory, George Karamfil, C. Caliarky, Si-
 « méonovitz, Macarovitz, A. Miklesco, Basile
 « Hermenzi. »

Le patriotisme de ces signataires fut si mal compris, qu'ils furent forcés de prier le patriarche grec de Constantinople de présenter cet acte à la Porte. Ce dernier, voyant qu'il s'agit d'abolir avec ses actes le Divan *ad hoc* qui avait prononcé l'arrêt

de forcer les couvents grecs de la Principauté à payer un droit à la Moldavie , s'empessa de participer à cet acte de patriotisme moldave, pendant le temps où les envoyés du prince Grégoire Ghika demandaient à Constantinople ce droit de la Moldavie. La Porte, connaissant toutes ces machinations, envoya au prince Ghika un firman de remerciements.

Nous ne pouvons pas faire les éloges d'un homme qui, après un règne de sept ans, va quitter le gouvernement de la Moldavie, plus pauvre encore qu'il ne l'était lorsqu'il fut nommé prince régnant. C'est un fait rare dans l'histoire des princes moldo-valaques, un fait qui doit faire sourire le prince Stirbey, lui dont la philosophie est tout à fait opposée à ce principe. Nous ne pensons pas non plus laisser passer toutes les bonnes choses que le prince Grégoire Ghika a faites pour son pays, se servant pour cela des jeunes gens intègres et instruits. Nous regrettons cependant de ne pouvoir ajouter à toutes les qualités qui le caractérisent, à sa bonne volonté, la force, la résolution nécessaires dans sa position, dont il manque souvent. Il méprise, comme de raison, la conduite du prince Stirbey ; mais il ne saurait rien refuser à son collègue. Le prince Stirbey lui arrache la promesse de fermer la Moldavie aux Valaques que ce dernier avait fait proscrire, plutôt dans un sen-

timent de vengeance personnelle, que par raison politique ; le prince Grégoire Ghika s'y conforma religieusement.

Ainsi, il a rompu avec les hommes et les idées barbares du passé, et confié le gouvernement à des jeunes gens de cœur et instruits.

Il a insisté à faire des améliorations utiles au pays, et est resté intègre.

Il a protesté contre la violation des droits de son pays et demandé la réunion des Principautés.

Il a fait de la Moldavie, qui était plus arriérée sous tous les rapports que la Valachie, le Piémont des Roumains.

Il a déposé les pouvoirs, plus pauvre que le jour où il est devenu prince régnant.

N. RASNOVANO.

Il est Roumain de la Moldavie.

Il est comme Samson de la Bible dont toute sa force, qui faisait son mérite, tenait à sa chevelure ; lorsqu'une femme lui coupa ses cheveux, Samson devint un être ordinaire. Rasnovano n'a d'autre valeur que celle que lui donnent ses richesses. Il se garderait bien de le dire ; mais on sait cela.

S'il n'est pas encore connu en Europe pour le

Lucullus de la Moldavie, c'est qu'aucun grand poète n'a encore chanté ses dîners exquis, ses vins rares, ses vases d'argent et d'or, ses palais féeriques et ses chevaux élégants.

« Dévorer dans un mets quarante paysans ! »

Il fait bâtir des palais qui doivent lui servir pour le temps où il deviendra prince régnant de Moldavie. Tous les appartements de ses palais sont distribués avec la prétention d'abriter un prince, une princesse, des courtisans et une armée de valets. En attendant, il s'y installe avec sa noble paresse et sa douce moitié ; là, il file des jours tressés de soie et d'or ; là, il ne reçoit que des étrangers de haute distinction qui viennent en Moldavie. Il peut compter au nombre de ses hôtes les hétéristes du Phanar, le général Kissileff, Nieskovitz, Fuad Pacha, Duhamel, le général Siakin, Dervich Pacha, Budberg, Paar, etc. ; il a cherché, avant tout, à éblouir ces étrangers par l'éclat de sa grandiose hospitalité, dans le but de leur montrer ses titres au trône de la Moldavie. Mais tous ces étrangers, prévenus à temps du danger qu'ils couraient dans le palais de cette Circé moderne, se sont sauvés avant qu'on n'eût eu le temps de les changer en bêtes, comme il arriva aux compagnons d'Ulysse. L'espoir ne l'a pas tout à fait abandonné : fort des promesses qu'il a reçues, il s'attend de

voir un jour ces braves Moldaves venir mettre à ses pieds la couronne princière.

Ses dîners exquis ne forment pas l'unique moyen qu'il emploie pour atteindre son but : il avait déjà un moyen moins positif. Sa profession de foi fut mise en avant. Avec les grecs hétéristes il se donnait pour un descendant en ligne directe de Thémistocle et franc ultra-révolutionnaire ; avec le général Kissileff il trouvait des sarcasmes amers contre la nationalité à laquelle il appartenait ; dans l'espoir de lui plaire, il défendait, contre l'opinion même du général Scythe, l'utilité du knout et les douceurs de l'esclavage russe. Mais il oublia que dans ce monde il y a une mesure à tout, qu'un czar de Russie avait exilé un poète qui lui avait prodigué trop de louanges dans une ode ; qu'un sultan turc condamna à mort un moine grec qui, embrassant la religion musulmane, exagérait tout haut les mérites du Prophète au préjudice du Christ ; qu'enfin l'histoire des nations, même barbares, est remplie de pareils exemples, et qu'on a vu tous les tyrans punir sévèrement les flatteurs effrontés. Le général Kissileff finit par le mépriser.

A l'heure qu'il est, toutes ses sympathies sont tournées du côté de l'Autriche.

Rasnovano veut devenir populaire, et il croit qu'il suffit de marcher quelquefois dans les rues de Jassy pour l'être. Il se croit patriote, parce

qu'il fait de l'opposition à tous les gouvernements ; il se croit philosophe, parce qu'il n'a pas de préjugés en ménage : étant jeune et joli garçon, il fit jeter le scandale dans quelques familles ; il se croit savant, parce qu'il n'a aucune idée de sciences ; il se croit aristocrate, sans comprendre le sens de ce mot ; dès qu'il quitte son pays, il devient prince, duc, comte, marquis, tout ce qu'il veut. Cette soi-disant aristocratie des Moldo-Valaques, inventée on ne sait comment, appelée ainsi, on ne sait pourquoi, ne compte que peu d'années d'ancienneté. Citons ici quelques lignes d'un boyard appartenant à une des plus anciennes familles, qui écrit sous le pseudonyme de G. Chainoi : « Ancienne-
« ment, dit-il, les Roumains ont eu une aristocra-
« tie issue des luttes du moyen âge, ou des ser-
« vices militaires et civils rendus à la patrie ;
« comme toutes les aristocraties de l'Europe, elle
« s'est distinguée par sa bravoure et son patrio-
« tisme ; mais la plupart de ces familles se sont
« éteintes par suite de guerres fréquentes... Celles
« qui ont survécu à la transformation politique de
« leur pays sont tombées plus tard dans la misère
« et dans l'oubli, par suite de la persécution
« systématique et persévérante des princes du
« Phanar. L'ancienne signification du mot est
« guerrier ; les cinq ou six familles connues de
« l'aristocratie actuelle doivent presque toutes leur

« élévation aux princes phanariotes et aux services
 « qu'elles ont rendus pendant les nombreuses oc-
 « cupations russes qui ont eu lieu depuis soixante-
 « dix ans. En Valachie, sur trente familles dans
 « lesquelles on trouve des grands boyards, il n'y
 « en a que dix-neuf qui datent d'au delà de vingt
 « ans. Si je faisais le dénombrement des grands
 « boyards moldaves, la proportion serait autre-
 « ment forte : à peine si l'on pourrait trouver une
 « famille sur dix, qui date de plus haut que Jean
 « Stourdza, en 1828..... La plupart des grands
 « boyards actuels ignorent l'histoire, la langue,
 « et les tendances de la nationalité roumaine, et
 « ont eu le tort de se rallier au parti gréco-russe.
 « La boyarie, telle qu'elle a été organisée par les
 « règlements organiques en 1831, est en tout
 « semblable à la noblesse dont Pierre le Grand a
 « doté la Russie. Ce n'est point là une caste close,
 « elle se renouvelle à sa base. Le soldat, en obte-
 « nant le grade d'officier, le scribe, employé quel-
 « ques années par l'État, deviennent nobles eux
 « et leur progéniture jusqu'à la dernière généra-
 « tion ; il faut donc comprendre par noblesse ou
 « boyarie dans les Principautés, quiconque est
 « fonctionnaire du gouvernement..... C'est que
 « les vrais nobles, ceux qui sont connus encore
 « aujourd'hui dans les états civils sous le nom de
 « *némuri* (nobles), les seuls qui aient des droits

« héréditaires dans le pays, sont tous à la charrue,
 « et ne se distinguent des autres laboureurs que
 « par cette fierté digne, qui est l'apanage et le se-
 « cret des vrais nobles... »

Cette opinion est partagée par presque tous les écrivains roumains, et particulièrement par M. N. Balcèsco dans la question économique, enfin par le règlement organique et le fait lui-même.

Les boyards ne savent pas que noblesse oblige, que les droits imposent des devoirs, et que l'idée généreuse justement que renferme cette devise, est ce qui fait la noblesse. Ils ont tourné la chose, et pensent que le droit exclut le devoir; aussi sont-ils l'expression vivante de cet axiome.

Nous sommes possesseur d'une lettre très-curieuse d'un boyard valaque, Dudesco, adressée à un autre Vilara, à propos de la mise en vigueur du règlement organique. Celui qui écrivait cette lettre trouvait que le règlement empiétait sur les droits des boyards, qu'il abolissait les corvées des paysans en faveur des boyards. « Prenez-garde, dit-il, vous qui désirez le règlement, il abolit nos *scoutelniks*. Mais comment peut-on être boyard sans avoir des *scoutelniks*? comment peut-on être noble, si on ne peut plus avoir de meuniers, de jardiniers, des serviteurs obligés de vous servir sans qu'ils soient payés, etc. ? »

Cette lettre, qui tranche du comique, a été pu-

blée dans un journal de Bucharest, *El Popolo sovrano*, en 1848.

Il ne reste à Rasnovano qu'un seul moyen de devenir prince régnant : donner toute sa fortune, sauf après de s'en faire une autre aux dépens des pauvres habitants de la Moldavie. « On ne peut pas résister devant un tel argument, » disait don Basile, en montrant une bourse pleine d'or. Mais les bonnes idées viennent toujours après. Toutefois, il est à craindre que les bonnes idées ne soient venues que trop tard. Il faut croire que, dorénavant, l'argent ne sera plus un titre d'obtenir la Principauté ; car il serait bien triste de penser seulement que, lorsque la France et l'Angleterre ont pris entre leurs mains de soulager les maux qui pèsent sur ce malheureux peuple, lorsqu'elles ont répandu le sang noble de leurs enfants pour affranchir ce pays de la servitude qui le menaçait, il serait bien triste de penser qu'elles permettraient encore les abus qui se faisaient dans le passé avec la nomination des princes.

THÉODORE BALCH.

C'est le candidat de tous ceux qui aspirent à des places dans l'espoir de s'enrichir.

Il se glorifie d'avoir trouvé, dans un article d'une revue, qu'on parlait d'un Bulgare ou Albanais, nommé Baloch ; il croit ou il veut faire croire aux autres qu'il descend de cette noble famille. Mais autant vaudrait-il qu'il se crût de la famille de M. Baroche, de Paris : ce serait au moins un mérite réel.

Il fut chef de l'armée moldave ; puis il fut nommé logothète au ministre de la guerre. Il ne connaît ni le droit ni l'art militaire, et voilà pourquoi il a pu passer au ministère de la justice sans s'inquiéter. Il aurait pu être aussi professeur de philosophie, horloger, maître de danse, pourvu que le prince le voulût, car les décrets des princes moldo-valaques, s'ils ne sont pas toujours brillants, ont au moins la vertu surnaturelle de pouvoir faire d'un homme tout ce qu'on veut. Aussi, on voit dans ces pays des jeunes gens qui ont étudié les mathématiques et qui sont nommés juges ; d'autres qui ont fait le droit et qui ont reçu des places d'ingénieurs ; ceux qui s'occupent d'art militaire deviennent quelquefois

moines, et ainsi de suite. C'est pourquoi la plupart des grands boyards ont trouvé que toute instruction n'est qu'un luxe superflu. Cependant, le décret du prince ne put faire de Balch qu'un général pour la paix et un jurisconsulte moins que médiocre. Si son sabre ne fut jamais trempé dans le sang humain, sa plume non plus ne versa pas de fiel. Les Russes aggravèrent sa position belliqueuse en faisant de sa poitrine un musée de décorations.

Depuis lors, il se crut une haute destinée, et se mit à rêver le trône de la Principauté en caressant ses décorations, comme un cavalier caresse le coursier qui doit le conduire chez sa bien-aimée.

C'est un homme du passé par ses idées.

Pour le moment, il se contenterait d'être nommé caïmacan. Chaque jour de poste, il attendait le firman qui devait l'élever à cette dignité. Ses amis allaient le féliciter tous les jours de courrier. Mais comme il y a deux personnes qui portent le même nom et ont les mêmes prétentions, les amis allaient les féliciter tous les deux, chacun à son tour.

Son frère est plus riche que lui. Il a une grande maison et une vaste terre qui lui donnent du poids. Quant à ses talents, à ses mérites personnels, il en a encore moins que son frère, si cela peut être.

LASCAR CANTACUZÈNE.

La Moldavie aussi possède des Cantacuzène. Il y en a aussi en Russie.

Celui-ci se distingue par une immense fortune. Ses richesses sont, en grande partie, le résultat de ses entreprises d'agent de change et d'usurier. Le hasard lui a toujours été favorable : une seule fois il l'a trahi, et vous allez voir à quelle occasion.

Dans l'espoir d'être soutenu à Constantinople par l'influence du prince Vogoridi, il épousa la fille de ce dernier. Le prince actuel, Grégoire Ghika, venait de tomber gravement malade ; Cantacuzène crut le moment favorable de réclamer la place de prince. Il part pour Constantinople, muni de quelques papiers signés par ses amis et ses fermiers, qui le demandaient pour prince régnant. Il se présenta à la Porte, et eut soin, avant tout, de se couvrir la tête d'une calotte turque, qui devait aussi parler en faveur de ses sentiments de fidélité.

Les Turcs ne refusent jamais à qui que ce soit, quelle que soit la nature de la demande qu'on leur fait, même quand il s'agirait de demander la possession de la Syrie ou de déclarer la guerre à

l'Amérique ; mais on a soin d'ajourner à l'infini le moment de donner la réponse promise. Cantacuzène fut accueilli comme on accueille tous les solliciteurs de distinction. Son cœur battit d'espoir ; il donna un grand dîner où l'on porta des toasts à la santé du futur prince.

Le prince Grégoire Ghika, avant d'être nommé voévode de Moldavie, avait fait un pèlerinage au Saint-Sépulcre. Cantacuzène crut que cela porte bonheur, ou bien que ce voyage est réclamé par une politique qu'il ne pouvait pas bien comprendre. Il fit aussi ce pèlerinage au tombeau de Jésus et y fit adresser des prières à la réalisation de ses vœux. Mais hélas ! de retour à Constantinople, il apprit que le prince Ghika était rétabli et avait repris les rênes du gouvernement. Alors, se laissant guider par la colère, et voyant que la réussite était devenue impossible, il répudia sa femme. Les journaux d'Europe ont parlé dernièrement d'une aventure d'amour entre un prince moldave et sa gouvernante : ce prince est le Cantacuzène dont il est question.

Il n'a de relation avec personne et tâche de ne voir personne, espérant que, nouveau Cincinnatus, on viendra le chercher un jour dans sa solitude, pour le conduire en triomphe à Jassy. Malheureusement, il attendra longtemps dans son réduit. Son inexpérience des affaires publiques,

la paresse de son esprit, son cœur dépourvu de sentiment, sont trop généralement connus pour que les Moldaves l'appellent à les gouverner.

COSTIN CATARGI ET P. ROSSET BALANESCO.

Tous les deux sont ambitieux de second ordre, et plus accommodants que le premier ; ils ne portent pas leurs vœux au delà d'un ministère, qui leur fournirait l'occasion d'arranger les affaires particulières de leurs maisons. Ils n'ont pas d'instruction, mais ils ont de la routine ; point d'esprit, mais ils sont habiles en fait d'intrigues ; tous les deux ont été élevés en Russie. Ils ont agrandi leurs terres au préjudice de leurs voisins ; pendant qu'ils occupèrent des ministères et qu'ils pouvaient impunément commettre toutes sortes d'abus, ils en profitèrent.

L'EX-PRINCE DE MOLDAVIE, MICHEL STOURDZA.

Lorsqu'on jette un coup d'œil sur l'histoire des sociétés humaines, on est frappé, avant tout, du résultat funeste que donne la folie des hommes de gouverner les autres : c'est le rêve de toute la vie, chez certains hommes ; c'est l'amour par excellence, la passion qui aveugle la raison, qui foule aux pieds les affections, qui ne connaît plus la crainte ni l'humiliation, qui brave les lois, défie la vertu et s'allie au crime. Au moins, par égard à la grandeur de l'objet qu'on désire, on peut encore comprendre cette conduite ; mais lorsqu'il ne s'agit que de solliciter un simulacre de pouvoir, comme celui que les hospodars exercent dans les Principautés, un pouvoir qui est assujéti à un autre, et qu'en acceptant on accepte avec lui la condition d'un rôle subalterne et presque humiliant, la condition de se brouiller avec sa conscience, de changer le cours de ses pensées, de ses sentiments, c'est là de l'ambition qui n'est propre qu'aux âmes esclaves, et qui ne peut se tolérer autrement qu'ayant égard à cette décadence du cœur.

Qui aurait cru que le prince Michel Stourdza, après avoir été destitué par les deux cours pour donner une satisfaction à l'opinion publique en

Moldavie, pensât encore retourner sur un trône dont il avait si odieusement outragé la majesté !

Michel Stourdza est une des nombreuses créatures des Russes, qui devaient tout à cette puissance, qui abandonnaient la cause de leur maître, du moment que les chances avaient tourné, et qui s'en faisaient un mérite devant la partie contraire. Par ce même passé, Michel Stourdza fut envoyé à Saint-Pétersbourg pour mettre sous les yeux de l'empereur Nicolas les statuts organiques de la Moldavie. Il eut le bonheur de plaire à Nicolas, qui avait, dit-on, une faiblesse pour les hommes roux ; dès ce moment-là, l'empereur promit de le faire nommer hospodar de Moldavie, et il tint sa parole.

Lorsqu'il arriva au pouvoir, il jouissait du revenu d'une fortune modeste ; mais le jour où il déposa le pouvoir, il se trouva être un des plus riches propriétaires de l'Europe. Si la coutume des anciens barbares de se venger sur les restes mortels d'un tyran existait en Moldavie, il n'y a pas de doute que le prince Stourdza irait demander un tombeau à mille lieues loin de sa patrie, comme il va chercher de son vivant, à l'étranger, des sympathies que son pays lui refuse. Si l'on doit croire tout ce qu'on dit en Moldavie sur les abus qui ont flétri son règne, il aurait surpassé le prince Stirbey lui-même ; car enfin ce dernier attaque de préférence les fonds publics : la proie favorite de

Stourdza était la veuve et l'orphelin, comme la colombe est la proie favorite du vautour, parce qu'il peut l'attaquer impunément. Toutefois, on trouverait rarement en Moldavie un particulier à quelque classe de la société qu'il appartînt, qui en fût exempt.

Stourdza avait un système de gouvernement qui lui était tout particulier et sur lequel il comptait beaucoup; mais il a dû se convaincre depuis que l'habileté seule ne suffit pas pour gouverner et se maintenir, et que l'une des conditions principales est la probité. Pour se maintenir au pouvoir, il a tiré de la fange une poussière d'hommes dont il a fait une nouvelle bureaucratie. Mais ces hommes sans passé, sans vertus politiques, devaient l'abandonner le jour où le pouvoir lui échapperait des mains; d'ailleurs, Stourdza n'était pas un des grands hommes qui se font adorer aveuglément; ses actions n'étaient ni assez illustres, ni assez généreuses pour entraîner les cœurs de ces hommes à ses intérêts, mais bien un homme comme tous les autres boyards, esclave de sa vanité et des Russes. Il a laissé quelques chaussées en Moldavie que ses amis mettent toujours en avant pour faire oublier ses torts; mais ces routes n'ont été construites que dans l'espérance de donner un bénéfice particulier au prince, aussi Dieu sait ce qu'elles ont coûté aux malheureux habitants. La chute du

prince Stourdza fut proclamée à Jassy au bruit de réjouissances publiques. En quittant la capitale, le prince Stourdza fut salué par une volée de pierres que lui lança la populace de Jassy, et cela continua ainsi partout où il passait, jusqu'à la frontière.

Michel Stourdza habite un hôtel à Paris où il reçoit le monde élégant, cette mouche qui se pose sur toute plante sans exception. Mais à l'ombre de son palais, où ses richesses font oublier ses torts devant une société frivole qui, à son tour, a tant de choses à se faire oublier, combien de fois les cris des veuves et des orphelins doivent se faire entendre à son oreille, en se mêlant aux sons d'un orchestre, et chasser le sourire de ses lèvres ! Mais il paraît que non, et que les uniques succès qui viennent l'entourer quelquefois, il les doit aux désirs non satisfaits de devenir de nouveau hospodar de Moldavie ou de deux provinces réunies.

La Moldavie est en voie de progrès, grâce à la pensée du prince Ghika de confier le gouvernement aux mains de la jeunesse généreuse. L'esprit de nationalité renaît avec le progrès des idées ; là, le poids de l'oppression ne se fait plus sentir ; tout semble s'épanouir au soleil d'une nouvelle vie. Si on voit d'un bon œil cette malheureuse nation respirer l'air de la liberté qui lui a été dé-

fendu jusqu'à ce jour; si on a besoin d'un homme capable pour éteindre les dernières espérances que la guerre de Crimée et la générosité de la France et de l'Angleterre ont fait naître dans son sein, cet homme, c'est le prince Michel Stour dza.

MILTIADE ARISTARKI.

Les princes moldo-valaques envoyaient anciennement de temps en temps à Constantinople quelques boyards, pour terminer auprès de la Porte quelques affaires d'importance. En 1658, le prince de Valachie, Michel Rado, et le prince de Moldavie, Grégoire Ghika, conclurent une convention par laquelle ils s'engagèrent réciproquement à établir à Constantinople deux agents. Voici les articles de cette convention dont l'original se conserve encore :

« Art. 1^{er}. Nos agents auprès de la Sublime-Porte seront obligés de régler et de terminer nos affaires et celles de nos deux pays.

« Art. 2. Nous nous engageons de payer d'un commun accord toutes les dépenses faites à Constantinople par nos agents, quelles qu'elles soient;

ils seront nommés par nous pour nos propres affaires, et nous aurons le droit de les destituer et les punir, en cas de trahison, etc. »

Ces agents, nommés par les princes moldo-valaques et choisis parmi des Moldo-Valaques, ont existé à Constantinople jusqu'au régime néfaste des phanariotes qui, depuis, ont confié ces places à leurs parents du Phanar ou à leurs amis.

Après la révolution de Valachie en 1821 contre les phanariotes, les Valaques ont obtenu le droit d'avoir leurs hospodars choisis parmi des Roumains. Grégoire Ghika, de Moldavie, envoya à Constantinople des Valaques en qualité d'agents. Mais la Russie trouva alors que les Roumains, fidèles à leurs princes, refusent de seconder sa politique et de lui livrer la correspondance des princes avec la Porte. Elle fit en sorte que ses places fussent données à des grecs du Phanar qui lui étaient dévoués. Depuis elle eut entre ses mains la clef de tous les secrets qui pouvaient exister entre les princes Roumains et la Porte, de sorte que les agents, payés par les Valaques devinrent des espions russes. Ces mêmes individus étaient chargés en même temps de la propagande russe à Constantinople.

Nous ne saurons pas accuser la Porte d'avoir subi ces agents qu'elle savait travailler contre ses

intérêts, pour la raison qu'ils étaient fortement soutenus par la Russie. Un moment elle put agir, et on chassa de Constantinople un de ses agents. Depuis trois ans, l'Autriche hérite de la Russie de ce rôle, et les deux agents des Principautés devinrent ses protégés. Cependant cette protection leur fut accordée aussi par d'autres puissances, malheureusement.

Miltiade Aristarki fut chargé de remplacer son frère exilé par la Porte; les abus de tout genre, commis par celui-ci, étaient de nature à révolter tout honnête homme. Des plaintes amères furent adressées par des négociants au prince Stirbey contre cet Aristarki; mais elles n'eurent aucun résultat. Les ambassades en furent instruites; mais on y répondit en redoublant d'estime pour celui que le public accusait.

On l'accuse de s'être, dans le commencement de la guerre, arrogé le droit de donner aux propriétaires de navires placés sous le pavillon Roumain, des diplômes nommés *provisoires* pour six mois. Tous les six mois les propriétaires de ces navires devaient renouveler les diplômes et payer une somme de..... piastres, tandis que la loi du pays ne demande aux propriétaires qu'une petite somme une fois pour toutes, et cela pour frais de diplôme. Il avait établi une taxe de deux pour cent sur l'argent provenant de la vente d'un navire valaque;

cette taxe devait être payée par le propriétaire en achetant et en vendant son navire également ; le jour de la vente d'un navire, l'agence envoyait son homme examiner le bâtiment et l'évaluer à sa fantaisie : en vain le propriétaire prétendait que le navire était vendu pour vingt mille piastres, par exemple, on l'évaluait à cent mille piastres, afin d'avoir un meilleur bénéfice ; sans cela, l'agence défendait la vente du navire.

Pour sortir du port de Constantinople, un navire valaque devait payer 250 piastres, sans quoi il ne partait pas.

Une pétition présentée à cette agence coûtait au pétitionnaire des frais énormes : pour l'enregistrer, une taxe ; pour lui mettre une résolution, une autre taxe ; pour avoir écrit à qui de droit, autre taxe ; pour l'homme qui portait le papier, pour l'homme qui se rendait sur les lieux, pour avoir mis le cachet de l'agence sur un papier, ou la signature, de nouvelles taxes. Les documents de tous ces frais existent avec le cachet de cette agence ; la place manque pour les reproduire ; mais on pourrait les montrer, si besoin est.

Indépendamment de cela, les agents avaient un grand bénéfice sur le tribut qu'ils étaient chargés de payer au ministère turc, de la part des provinces.

Enfin ce Miltiade Aristarki, trois ans avant était pauvre comme Job ; trois ans lui ont suffi pour se

faire une grande fortune. Il a acheté plusieurs maisons à Péra, sous le nom de sa femme

C'est un grec d'origine arménienne ou turcomérite. C'est, je crois, le seul cas où l'agent d'un pays en ce bas monde ne sache pas la langue de la nation qu'il représente et qui le paye si généreusement.

Le cœur de tout honnête homme saigne en voyant que des hommes qui commettent des abus, au lieu d'être mal vus, sont considérés par des hommes estimables et haut placés, auxquels leurs actions leur ont confié l'honneur pour la devise la plus sacrée !

La Porte n'a jamais insisté, que nous sachions, à ce que ces places ne soient pas données à des Roumains, et la preuve c'est que la Serbie tient à Constantinople pour agent un Serbe, le prince de Samos, un Samien.

Mais les ambassades, les princes de ces deux provinces les soutiennent, soit pour faire plaisir à quelques influences étrangères ; soit dans la crainte qu'ils ont, en y envoyant des boyards roumains, de les voir travailler auprès de la Porte à devenir à leur tour princes régnants. Les Grecs, par leur qualité même d'étrangers, se trouvent dans l'impossibilité de leur faire ombrage.

Nous espérons que le prince A. Ghika, nouveau caïmacan de Valachie, au moins lui, mettra un

terme à une représentation si humiliante pour sa nation, et si nuisible pour la Porte elle-même, forcée de prodiguer ses larges faveurs à des hommes dont le seul dévouement envers elle n'est autre que celui de porter des calottes turques.

Mais s'il nous est permis d'exprimer ici notre pensée, les princes roumains firent encore mieux d'abolir entièrement ces places d'agents, pour les raisons suivantes :

- 1° Parce que ces agents sont devenus inutiles ;
- 2° Parce qu'ils seront toujours un moyen, pour toute puissance ennemie de la Porte, de connaître les secrets de celle-ci et des princes moldo-valaques ;

3° Parce que les pays dépensent avec leur entretien de grandes sommes d'argent qui pourraient être employées à la construction de routes dans ces pays.

De simples chancelleries pourraient les remplacer parfaitement.

LES MÉTROPOLITAINS.

Le haut clergé a des droit politiques dans les Principautés : c'est pourquoi nous allons donner une idée des métropolitains actuels de ces provinces.

Sophonime, métropolitain de Moldavie, est Moldave, d'une famille boyaresque. Parvenu à ce grade par l'influence des Russes et surtout de son argent, il est au-dessous de sa mission comme pasteur et comme Moldave.

Niphon, métropolitain de Valachie, peut trouver une excuse d'avoir tous les défauts et tous les torts de son confrère dans sa nationalité bulgare ; il est considéré et il se considère lui-même dans ce pays comme étranger, prêt à quitter le pays dès qu'il se verrait forcé de quitter sa placē.

Comme tout le haut clergé roumain et grec, ils n'ont aucune instruction et n'ont pas non plus le patriotisme des prêtres roumains des campagnes, qui fait oublier le manque d'instruction.

Enfin, ces deux métropolitains sont Russes dans l'âme.

LE COMMISSAIRE OTTOMAN SAFET-EFFENDI

Safet-Effendi est un des hommes éclairés de la Porte, et d'un caractère intègre. Si ses instructions ne répondaient pas à l'attente des Roumains, au moins nous sommes sûr d'une chose, c'est-à-dire qu'il suivra à la lettre la conduite honorable de Vefik-Effendi, son collègue, en refusant de se laisser corrompre par les boyards.

La Porte possède quelques hommes d'un caractère qui pourrait servir d'exemple par leur probité ; ils ne sont pas nombreux, il est vrai, mais ceux qui le sont font honneur à leur nation. Sans parler des hommes haut placés parmi lesquels Aali-Pacha se distingue par la probité, nous pouvons citer Safet-Effendi, Nouredin-Bey, Vefik-Effendi, et autres plus jeunes, comme des heureuses exceptions sous ce rapport.

C. NÉGRI.

C. Négri est un Moldave que les Roumains sont fiers de mettre en avant, lorsqu'il s'agit de montrer un des leurs aux sentiments élevés, aux vertus d'une haute distinction. Il est adoré par ses compatriotes qui sentent comme lui ; il est admiré par les ennemis mêmes de tout ce qui est beau et généreux ! C'est un charmant type de gentilhomme, et nous nous associons de bon cœur aux expressions gracieuses dont un poète roumain l'a caractérisé : « C'est une fleur dont la chevalerie pare sa « couronne; une fleur retardée dans notre temps où « tout s'est matérialisé. » On cite à propos de son caractère un fait qui est connu dans toute la Moldavie : Son père était mort, sa mère avait épousé en secondes noces un des plus riches boyards moldaves, M. Konaky ; ce dernier lui proposa, quelque temps avant de mourir, de le laisser héritier de son immense fortune, avec la condition de prendre le nom de Konaky : il refusa, et préféra de porter son nom avec une honnête aisance.

Par amitié pour le prince Grégoire Ghika, et dans l'espoir d'être utile à son pays, il accepta un ministère. Comme homme public, il a répondu

parfaitement à l'attente de ses amis, par une conduite de toute estime, et une intelligence unie à de bonnes intentions. Il fut envoyé à Vienne par le prince Ghika pendant les Conférences, afin de représenter auprès du plénipotentiaire ottoman l'état de son pays. Depuis, il eut pour mission d'aller à Constantinople plaider l'affaire des monastères dédiés.

DÉMÉTRIUS RALETTO.

Il n'y a pas de doute, le gouvernement du prince G. Ghika, de Moldavie, sera considéré dorénavant par les Moldaves comme l'époque la plus désirée depuis des siècles ! Ce prince s'était entouré des hommes les plus instruits, au cœur noble, aux pensées généreuses et élevées. D. Raletto est un homme sorti de cette jeunesse moldave qui fait honneur à ce pays. Un esprit distingué, un caractère intègre, une instruction solide, ne sont pas ses seules qualités; son cœur et sa plume, également, sont au service de sa patrie. Comme littérateur, il a l'avantage tout particulier de donner à la satire, qu'il se plaît à cultiver, l'esprit, le goût, et les tendances patriotiques; sa vie est celle d'un philosophe.

MICHEL COGALNICIANO.

C'est un historien distingué de la Moldavie, un homme d'une activité prodigieuse; il a donné à son pays des découvertes historiques d'une haute importance. C'est un des plus fervents partisans de la réunion des Principautés.

Parlerons-nous de Maurogheni, un autre ministre du prince Ghika? son seul défaut, aux yeux de certaines gens, est de porter un nom grec, la seule chose du reste qui ne soit pas roumaine en lui? de Hourmouzaky, dont l'esprit et le cœur sont embellis par une instruction sérieuse, dont l'honnêteté de caractère et le patriotisme sont admirés par tout le pays? d'Alexandri, poète distingué? de Basile Stourdza? de Georges Stourdza? de quelques Catargi? de Léon Ghika? de Z. Cantacuzène? et d'une foule de jeunes gens tout cœur et patriotisme, qui vont devenir peut-être la proie du régime qui doit succéder au gouvernement du prince Ghika?

N. CREZULESCO.

Valaque, appartenant à une famille dans laquelle l'honneur est traditionnel.

N. Crezulesco a fait des études brillantes à Paris. En 1848, il a participé à la révolution, au moins par le cœur, et il a partagé une partie des souffrances de cette jeunesse valaque toute dévouée à son pays, et qu'on persécute encore, tout en adoptant ses idées politiques en grande partie.

N. Crezulesco est rentré depuis dans le pays, et son amitié intime pour le prince Stirbey lui a conseillé d'accepter un ministère par intérim.

Tout ce qui a été fait de bon sous le gouvernement de Stirbey, s'est fait sous son inspiration. Pendant tout ce temps, il n'a pas cessé de combattre les penchants de concussion du prince : mais voyant qu'il ne pouvait malheureusement pas en venir à bout, il donna sa démission ; le prince le persécuta depuis, et Crezulesco se vit forcé de quitter le pays pour quelque temps avec sa famille. La chute désirée de Stirbey lui fournit l'occasion de rentrer en Valachie. Nous avons tout lieu d'attendre de lui, dans le cas où il aurait quelque influence, des actions utiles à sa patrie et dignes de son caractère intègre.

LE COLONEL ODOBESCO.

C'est un Valaque, enfant du peuple. Il commença sa carrière militaire en Russie, et revint en Valachie comme officier russe. En Valachie il demanda la permission d'entrer dans l'armée nationale; les Russes le firent vite avancer.

En 1848 il joua un rôle politique : sa conduite fut toutefois suspecte aux hommes du mouvement, qui le crurent Russe. Interrogé par le gouvernement d'alors, s'il voulait se battre contre les Russes, il déclara formellement qu'il se battrait contre les Turcs, mais jamais contre les Russes.

Après cette déclaration, il alla préparer la contre-révolution où le consul russe lui-même avait trempé et qui fit couler le sang des Valaques. Malgré cela, nous ne le croyons ni aussi mauvais qu'on l'a dit, ni aussi Russe qu'on l'a fait; nous croyons que ce n'étaient pas là ses sentiments, mais qu'il a agi plutôt sous l'inspiration de la colère momentanée, de son amour-propre blessé, que par l'inspiration des Russes. C'est la seule chose d'ailleurs qui peut excuser le prince A. Ghika de lui avoir donné dernièrement le

commandement de toute l'armée valaque, sans quoi cette nomination serait de nature à nous faire croire que le gouvernement actuel de la Valachie n'a rien gagné en fait d'expérience.

Odobesco, mal vu par les hommes de la révolution valaque en 1848, fut persécuté depuis par les Russes du temps de l'occupation. Était-ce sincère? était-ce une perfidie de la politique moscovite? Nous le saurons plus tard.

Nous recommanderons beaucoup au nouveau caïmacan de Valachie une sérieuse réflexion en ce qui concerne les hommes dont il va s'entourer. La première condition serait de choisir des hommes intègres et intelligents, sans faire attention aux raisons de parenté et de parti ; sans quoi rien de bon ne serait fait. S'entourer des hommes qui sous plusieurs gouvernements se sont fait une réputation détestée soit par leurs trahisons, soit par le désir incessant de dépouiller l'État, c'est réellement disputer au gouvernement de Stirbey ce qui l'avait rendu si détesté par les Valaques. Car, quelles que soient les intentions des caïmacans (que nous croyons honorables) ces hommes feront encore ce qu'ils ont déjà fait : « Qui a bu boira, » dit le proverbe. La Valachie ne manque pas d'hommes intelligents ; ils se trouvent irrités, non pas pour des raisons de principes politiques, non pas comme révolutionnaires, mais pour la seule raison qu'ils étaient honnêtes, et que de pareils hommes gâtent les affaires des autres, le métier. Il faut savoir les chercher.

En jetant les yeux sur ces portraits, on pourrait croire que les Principautés manquent d'hommes nécessaires pour former un gouvernement convenable. Ceux qui pourraient se former une telle opinion, se tromperaient beaucoup. Les hommes de bien ne manquent pas : la Moldavie le prouve

en ce moment. La nation roumaine est pleine de vie, de jeunesse et d'avenir; toutes les qualités qu'on désire voir chez un peuple, on les trouve dans les descendants des colons roumains; mais c'est surtout par sa bonté et sa douceur de caractère, par ses sentiments d'humanité, par ses mœurs hospitalières, par la patience exemplaire avec laquelle il supporte ses malheurs, que ce peuple excelle. Les longues souffrances l'ont rendu sceptique sans le faire mauvais, et cette maladie passera avec ses maux. S'il a manifesté parfois des idées révolutionnaires, c'est qu'il s'est trouvé dans la triste condition de ne plus faire aucune distinction entre sa perte et ses souffrances. La politique des puissances limitrophes a toujours été de le livrer sans pitié à la rapacité, à la volonté barbare d'un parti d'hommes dressés à l'art de toute oppression, dont la plupart étaient étrangers à ce pays, et d'autres dont les intérêts étaient séparés de ceux de la nation. Les boyards des Principautés, nous le répétons, forment une classe comme celles des Mameloucks d'Égypte sous beaucoup de rapports, excepté sous le rapport de l'esprit guerrier. Dans cette qualité, du moins, ils ne pouvaient être rien par eux-mêmes, et tout par l'étranger. L'étranger avait légalisé leurs privilèges au préjudice du peuple. En 1848, vint la révolution valaque qui demanda à peu près ce

que les puissances viennent de faire dernièrement pour les Principautés. Tous ces Mameloucks pacifiques passèrent la frontière et allèrent se réfugier dans le camp russe ; ils ne tentèrent aucune résistance par eux-mêmes et furent réinstallés par les baïonnettes étrangères.

Depuis un nombre d'années, toutes les classes de la société roumaine ont payé leur tribut à la patrie, en hommes qui font honneur à cette nation ; des hommes politiques d'une haute distinction, des militaires instruits, des littérateurs, des hommes de cœur, des patriotes dont les noms pourraient remplir plusieurs pages. Mais par une volonté systématique, tous ces hommes ont été éloignés de la scène politique et réduits à l'état de ne pouvoir rien faire dans leur pays. Les uns, d'une capacité éminente, d'une probité à toute épreuve, ont été forcés d'aller chercher à l'étranger les moyens d'être utiles à la société humaine, tel est par exemple G. Ghika, prince de Samos, dont les talents et la probité furent mis au service des Samiens, tandis que son pays en est privé ; des militaires distingués, dont les uns mettent leurs talents au service des Turcs qui n'en ont pas besoin, comme Grégoire Stourdza, Cretzulesco, Déiros, et dont les autres sont forcés de rester dans l'inaction, comme Tell, Maghero, Pleçhoyano et autres ; des littérateurs distingués, dont les uns sont morts en

exil, comme Balcesco et Voinesco, dont les autres ont vu se faner sur le sol étranger les fleurs de leur jeune âge qui auraient dû s'épanouir au feu de leur génie ; enfin des jeunes gens au cœur plein d'espérance, de candeur et d'amour, qui se sont étiolés à l'étranger, et dont le seul crime ne fut autre que d'avoir montré des sympathies pour les Turcs et de l'amour pour leur patrie. En agissant ainsi, on avait en vue de faire croire à l'Europe que ces pays manquaient complètement d'hommes et qu'il ne fallait pas trop s'occuper du sort d'un peuple qui ne produit que des âmes rampantes. Ce système, abandonné par la Russie par suite de la guerre, fut continué par l'Autriche qui l'hérita de la première avec sa part d'influence ainsi que les exigences abusives de celle-ci, de contrôler les actions de la Porte en ce qui regarde ces provinces. Les choses n'ont pas changé dans les Principautés, et les hommes qui représentent le système du protectorat russe, restent à leurs places comme par le passé, prêts à ouvrir la porte de ces pays à l'influence de l'Autriche ; enfin, on ne néglige aucun moyen pour faire une belle position à la Russie dans ces pays et détruire les sympathies des Roumains pour les Turcs. Aujourd'hui, comme par le passé, tout Roumain qui a du cœur pour son pays, de l'honneur, de la dignité, de la sympathie pour les Turcs, est persécuté avec une haine que rien ne

pourrait excuser; on a donné une armée d'agents russes qui organisèrent, dans ces pays, une légion gréco-slave; rien pour les exilés de 1849, si ce n'est la haine et la persécution qui les poursuivaient déjà du temps des Russes. Enfin, exilés et non exilés sont également persécutés. Tous ceux qui se distinguent de la foule rampante des fonctionnaires austro-stirbéystes, qui possèdent quelque talent, de beaux sentiments, qui ne veulent pas participer aux abus, qui menacent de gâter le métier par leur conduite, n'ont d'autre perspective dans ces pays que l'exil; tous ces hommes sont moralement tués, et pour les dénigrer aux yeux de la France et de l'Angleterre, on a eu soin d'écrire sur leurs tombeaux le mot *Révolutionnaires!*

Les commissaires vont se rendre bientôt dans ces pays. Quelles que soient les bases de la nouvelle organisation qu'on va proposer au Divan *ad hoc*, il ne faut pas qu'ils perdent de vue ceci: que la meilleure constitution ne vaut rien, si les hommes appelés à mettre à exécution les lois sont au-dessous de leur esprit; que par conséquent il faut faire cas des hommes autant que des lois qu'ils vont consacrer. Le statut organique renferme une foule de bonnes choses qui n'ont jamais été mises à exécution, ou qui ont été expliquées en rapport avec les vues des hommes qui gouvernaient.

La classe des grands boyards ne peut pas fournir seule tous les hommes nécessaires aux premières fonctions. Les hommes de talent, de probité, de cœur, ne sont pas le produit exclusif de cette classe ; ils appartiennent à toutes les classes. C'est donc dans toutes les classes également qu'il faudrait les chercher, quels que soient leur grade, leur naissance, leur position sociale ; ces trois qualités dans les Principautés ne constituent pas un droit. Comme ailleurs, elles sont le résultat des abus déhontés, des trahisons innombrables envers le pays et la Porte, de servilisme, de vols commis au préjudice des intérêts généraux et des lois, ainsi que d'une institution dont l'existence pour l'avenir a été reconnue infirme par les grandes Puissances. D'où il suit que le principe de l'égalité des droits politiques devrait être proclamé, au moins tel qu'il est en Turquie. Sans ce droit, les pays seront toujours la proie des êtres rampants qui l'ont réduit à la dernière dégradation.

Ainsi, pour ce qui regarde l'organisation, nous croyons utile de rappeler à la connaissance de la Porte et des commissaires des puissances, les points suivans, comme bases de l'organisation :

1.

La réunion des Principautés en un seul État, sous la suzeraineté de la Porte, avec un prince héréditaire de la race moldo-valaque, choisi par la nation.

2.

Responsabilité du prince envers la Chambre Législative de toutes ses actions concernant son administration intérieure.

3.

Une Chambre composée d'hommes pris dans toutes les classes de la société. Cette Chambre ne doit être responsable qu'envers le prince régnant et l'opinion publique, et ne devrait s'occuper que des choses concernant les affaires intérieures du pays.

4.

Égalité des droits politiques.

5.

Liberté de la presse, soumise à une loi équitable.

6.

Contribution sur la propriété.

7.

Améliorations et réformes concernant l'état du clergé, ainsi que pour les monastères dédiés.

8.

Amélioration du sort des laboureurs, selon les vœux du pays entier.

9.

Liberté d'instruction publique et gratuite sur une plus vaste échelle.

10.

Les représentants à Constantinople pris parmi les Roumains, ou complète abolition de ces agents à Constantinople.

11.

Une armée roumaine en état de se défendre.

12.

Loi contre le vol dans l'administration du pays, et liberté des journaux de dénoncer les abus de cette nature.

13.

Indépendance du pouvoir judiciaire.

Si la réunion ne peut pas avoir lieu, le prince de chaque province à part ne saurait être héréditaire, sans porter, par cette nouvelle condition, atteinte aux droits du pays, dont le sacrifice aurait pu se faire, rien qu'en faveur de la réunion des Principautés. Une telle disposition serait de nature à rendre à chaque prince des privilèges, sans rendre aux Principautés la force capable d'être utile et aux Roumains et aux Turcs également. Les uns et les autres perdraient, en ce cas, quelque chose sans avoir en rien profité; l'hérédité des trônes des Principautés divisées éloignerait pour longtemps la réunion, par suite de l'intérêt que chaque prince héréditaire aurait à maintenir le *statu quo*; mais elle amènera avec elle la division, la faiblesse

de ces pays, et ne saurait profiter qu'à la Russie ou à l'Autriche. D'ailleurs, l'hérédité ne serait avantageuse que jointe à la réunion qui implique l'idée de force.



FIN.

TABLE.

L'AUTRICHE ET LES MOLDO-VALAQUES.....	7
La suzeraineté de la Transylvanie sur les Principautés passe à l'Autriche	11
Renouvellement des relations avec l'Autriche.....	13
Si le but de l'Autriche était de s'emparer des Principautés ?.....	16
Insistance de l'Autriche d'occuper la Valachie	18
Continuation des relations entre les Valaques et les Autrichiens	21
Pourquoi l'Autriche s'oppose à la réunion.....	28
LA TURQUIE.....	34
LES HOMMES POLITIQUES DES PRINCIPAUTÉS .	48
S. Campiniano.....	48
Constantin Cantacuzène	51
Le prince Stirbey	54
Playano.....	65
Le prince G. Bibesco.....	66
Manuel Baliano.....	73
L'ex prince A. Ghika.....	77
Le Ban Constantin Ghika.....	82
Jean Héliade.....	84
Jean Mano	94
Démétrius Ionidès.....	96
Georges Stirbey.....	97

Jean Floresco.....	98
Constantin Soutzo et Soutzaky.....	99
Arsaky.....	101
Jean Vacaresco.....	102
Jean Bibesco.....	103
Jean Otétéléchan.....	104
C. Héresco et Barcanesco.....	106
Le prince régnant Grégoire Ghika.....	107
N. Rosnovano.....	115
Théodore Balch.....	122
Lascar Cantacuzène.....	124
Costin Catargi et P. Rosset Balanescu.....	126
L'ex-prince de Moldavie, Michel Stourdza.....	127
Miltiade Aristarki.....	131
Les métropolitains.....	137
Le commissaire ottoman Safet-Effendi.....	138
C. Négri.....	139
Démétrius Ralletto.....	140
Michel Cogalniciano.....	141
N. Creulesco.....	142
Le colonel Odobesco.....	143

